7me Année | N° 8 | Aout 1908.

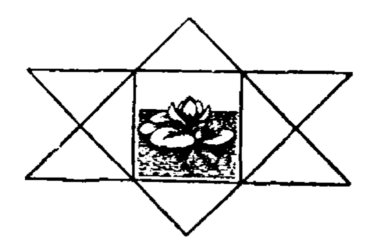
Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations. La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

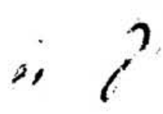
SOMMAIRE :



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908



AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

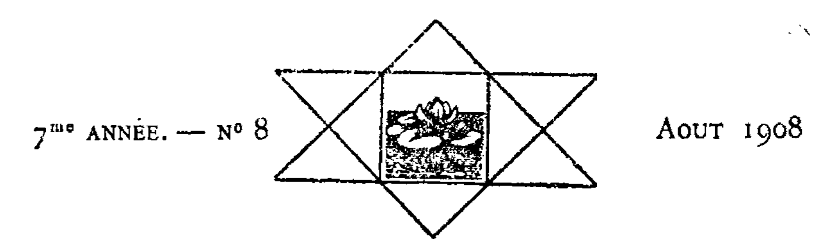
2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 8



AOUT 1908

REVUE COSMIQUE

Etude pratique des Bases de la Philosophie eosmique

(Suite)

La manifestation de la matière et les premières forces manifestées étant contemporaines et capables d'être co-égales, il est d'un intérêt prééminent d'étudier les constituants de la matière qui est dans le rayon de la conception ou sentientation de l'homme. Et cela non seulement en raison de l'immense étendue du champ d'observation, mais en raison de la variété apparemment sans fin de cette matière.

Parmi les substances actuellement, mais partiellement connues, il s'en trouve ayant les caractéristiques suivantes. Lorsqu'elles sont assujetties à la violence — mais dans ce cas seulement — elles produisent d'autres substances,dont, sans contrainte, elles ne laisseraient aucune trace perceptible.

Etant assujetties à la violence,elles émettent de l'énergie (qui est matérielle comme l'est tout ce qui est en forme) ainsi que des substances plus denses qu'elles-mêmes. Celles-ci paraissent tout à fait hors de proportion avec leurs forces productives. Les anciennes archives de Chaldée représentaient par le sixième caractère — signe de la connexion — cette classe de matière dans sa condition nor-

male, c'est-à dire hors de la sujétion de la violence. Ce signe légèrement modifié par les maîtres de Misraïm, ressemble à une houlette de berger; il est même souvent pris pour cet instrument. Combageon de Louqsor, parlant à ses élèves de ces rares constituants de la matière, enseignait : « Il y a certains constituants de la matière physique qui remplissent l'officé d'intermédiaires ; ils fournissent un véhicule aux constituants plus raréfiés, c'est-à-dire un vêtement qui les rend capables de s'envelopper de ce qui est plus dense non seulement qu'eux-mêmes, mais que la substance intermédiaire. La conséquence est qu'en apparence ces constituants intermédiaires émettent ce qu'ils ne contiennent pas, et produisent plus qu'ils n'ont. »

Nous disons : en apparence, parce que ceci est contre toutes les lois connues, naturelles ou cosmiques. Dans leurs conditions normales, ces constituants sont mélangés avec d'autres, de sorte que leur action efficace et bienfaisante est à peine perceptible pour l'homme en son état normal. Lorsque ces constituants moléculaires sont déplacés de leur entourage naturel et assujettis à la violence, ils deviennent capables d'effectuer des résultats qui semblent merveilleux parce qu'ils sont généralement inconnus; beaucoup d'entre eux sont assez dangereux. Puissants, utiles et bienfaisants en leur état normal et naturel, ils deviennent les intermédiaires de forces déséquilibrées quand ils sont soumis au non naturalisme et contraints de se transformer par violence. Ils peuvent, dans leur légitime état de désir et de lutte pour la conservation de soi-même, renverser non-seulement ceux qui les violentent, mais encore produire des catastrophes très étendues. Ces constituants sont de droit immortels, désir et lutte seront donc aussi intenses que légitimes.

Il est vrai que ces constituants de la matière ne sont malheureusement pas les seuls qui, dans leur lutte pour l'exis-

tence, aient bouleversé les mondes ; mais cette violence, ce bouleversement doivent être amoindris et non accentués, autant que le peut l'homme, l'homme étant et restant toujours le suprême évoluteur terrestre et non celui qui bouleverse et dérange. Ceux qui manient des forces qu'ils ignorent sont semblables à des enfants qui joueraient avec des allumettes et courent le risque de brûler non-seulement eux-mêmes, mais d'exposer leurs semblables au feu qu'ils ont allumé.

Actuellement les plus avancés des physiciens sont arrivés à cette conclusion que la vie du radium étant de 1150 ans, la molécule gramme de cette substance donnerait 23.000.000.000 de colories. Nombreuses et très répandues sont les prophéties disant que la terre sera détruite par le feu, et que tous ses constituants fondront à cause de l'ardente chaleur. Tout ce qui est raisonnable dans ces prophéties devrait être accepté non pas comme une destinée fatale, mais comme un avertissement ; et la grandeur même des forces dont l'existence commence à être révélée au monde scientifique, doit provoquer la prudence, la prévoyance à l'égard de leur expérimentation. L'homme a droit à la connaissance et à la puissance sur tout l'état physique, mais il est bon que la connaissance précède la tentative de puissance, car l'expérimentateur se pourrait trouver dans la situation d'un jardinier qui coupe une petite rigole dans la digue d'un fleuve afin d'arroser ses choux. Il en est de même à l'égard des forces, et aussi des soi-disant atomes. Avant que la science puisse conquérir sa vraie place et remplir son rôle magnifique, il faut que les liens intermédiaires de la vaste chaîne physique soient étudiés par celui qui expérimente.

***

La force est de la matière d'un degré plus raréfié que celui qu'elle influence ; par conséquent elle n'est généralement compréhensible que par les sens plus raréfiés que les sens physiques reconnus. Il s'ensuit que de l'évolution

des sens plus raréfiés dépend le progrès de la connaissance ou science. Sans ce développement, tout ce que peut acquérir l'homme doit nécessairement et en grande partie appartenir au royaume de la foi ou de l'hypothèse raisonnée, plutôt qu'à la science proprement dite.

Un proverbe dit : « Là où est l'ignorance est la félicité : c'est de la folie d'être sage. »

Mais d'autres proverbes chinois disent ; « Avant d'ouvrir une porte inconnue, soyez sûr de pouvoir la fermer. » « Avant de fouler un sentier inconnu, attendez l'aube du jour. »

« Que celui qui marche dans la nuit marche lentement. » Il est bien connu que des êtres du règne végétal et du règne animal produisent des substances qu'on ne trouve pas en eux-mêmes ni dans le milieu d'où ils tirent leur sustentation. Il en est de même à l'égard des êtres classifiés dans le règne minéral. Quelques-uns d'eux, dans leur état normal, ont des émanations qui, aussitôt émises, sont vêtues de la matérialité ambiante avec laquelle elles sont en affinité. D'où il suit que ce qui est émis par un objet peut *en apparence* l'emporter sur lui en grandeur et poids, posséder même des qualités et capacités autres que celles qu'il possède. Mais il faut savoir qu'un objet ne peut *émettre* ce qu'il ne contient pas ; cependant il peut *transmettre* des propriétés autres que les siennes.

*
* *

L'étudiant cosmosophe fera bien de se rappeler que les mondes célestes sont vêtus et manifestés pour l'homme, dans et par l'atmosphère terrestre, sans laquelle ils seraient pour lui inconnus. Certaines radiations stellaires se vêtent de certains constituants atmosphériques avec lesquels elles sont en rapport d'affinité, et ainsi vêtues, elles apparaissent en magnifiques vêtements d'apparences variées qui donnent naissance à d'intéressantes études sur les constituants des mondes stellaires. Dans ces études l'étudiant cosmosophe fera cependant bien de prendre en considé-

ration le rôle très important de l'atmosphère enveloppant la petite terre, son héritage et son « home ». Lorsque les radiations stellaires ne trouvent dans l'atmosphère terrestre aucun constituant stellaire pouvant les vêtir et les manifester, elles sont dépourvues d'illumination visible, et deviennent ainsi pour l'homme comme si elles n'existaient pas. Donc, du perfectionnement de l'atmosphère terrestre dépend le perfectionnement du rapport avec les mondes stellaires qui peuplent l'immensité éthérique (1).

Les rayons illuminés attestent l'evolution de l'aura ou atmosphère terrestre ; les rayons obscurs attestent son manque d'évolution.

Pour ceux qui écoutent l'enseignement, de nouvelles voix sont continuellement entendues. Mais combien plus nombreuses encore sont les voix pas encore entendues ! Et cela parce que l'entourage atmosphérique nerveux, l'entourage atmosphérique psychique et mental plus encore, sont, pour la vaste majorité de l'humanité des régions inexplorées. Néanmoins, ils font partie de la terre et par conséquent appartiennent de droit à l'homme. Avant que la science puisse marcher sans dévier vers le perfectionnement,il faut que l'homme fasse les « trois grands pas » en vrai fils de Vishnou, l'humain et le divin, qui, pendant sa recherche de l'immortalité terrestre, barratta l'Océan tel un pot de lait jusqu'à ce qu'il blanchit.



La vie est infinie comme elle est éternelle. Son individualisation dont la forme est actuellement dans l'état physique, finie et transitoire. Dans l'échelle du mouvement. la vie a une place aussi définie que celle de ses attributs appelés chaleur et électricité. Dans l'échelle Chaldéenne

(1) L'ancienne tradition orale enseignait que les rayons solaires et stellaires pourront être manifestés dans leur intégralité à mesure que les constituants manquant à l'atmosphère terrestre seront restitués.

du mouvement, la vie était fréquemment représentée par le signe de la multiplicité auquel on ajoutait celui de la réceptivité ou signe féminin. Le premier était aussi quelquefois représenté numériquement comme 40 ; le second numériquement comme 45 ; les quatre signes intermédiaires étaient représentés soit par le nombre 4, soit par un carré. La convenance et la signification de ces signes sont évidentes. L'étudiant doit se rappeler que dans l'échelle du mouvement, il n'y a aucune transition brusque, comme il n'y a aucune interruption. Il en est de même pour les couleurs de l'arc-en-ciel qui dépendent des mouvements plus ou moins rapides avec lesquels elles sont en affinité ; chaque onde se mélange harmonieusement avec l'onde la plus voisine, qu'elle soit plus dense ou plus raréfiée, comme se mélange l'orange avec le rouge et le jaune, le vert avec le jaune et le bleu de la lumière prismatique.

La vie dans l'état physique est perméable par la chaleur; elle est vêtue et manifestée par ce qui est appelé l'électricité. Entre ces trois forces, il n'y a aucune division ; il s'ensuit que, en ordre, la triune est, dans le monde de la forme, une et indivisible.

Dans l'état physique, la primitive individualisation de la forme est cellulaire. Ses agents auxiliaires sont la chaleur et l'électricité. Chaque cellule est duelle, c'est-à-dire active et passive ou positive et négative, parce qu'elle vêt la chaleur et est manifestée par l'électricité. Il s'ensuit que le monde cellulaire est assujetti à la loi cosmique de l'attraction et de la répulsion, de l'affinité et de la non affinité.

Là est la cause du groupement des cellules dont tout individu est formé.

La cellule physique primordiale connue comme unicellulaire, n'est pas. Le soi-disant protoplasma consiste en cellules aussi variées que celles composant les organes d'individualités plus grandes, que, sous certaines conditions, elles seront capables de construire. Les plus simples cellules tandis qu'elles possèdent leurs propriétés spéciales, ont

toujours une caractéristique commune, la plasticité ou non fixité. Comme l'intelligence libre, elles sont toujours en forme, et cependant ne sont pas retenues par la forme, se modifiant continuellement. Le milieu ambiant, dans lequel les plus petites cellules vivent et se meuvent, échappe à la vue physique de l'homme. Chaque cellule est non seulement duelle, mais constituée de son nucléus, de son nucléolus, de son nécléolinus et entourée de son enveloppement extérieur ou membrane albuminoïde ; *dans certains cas, cette membrane est enveloppée dans une autre membrane légère, élastique, résistante et quelquefois lumineuse par elle-même.*

Cette formation fréquemment appelée unicellulaire est en réalité un monde en soi-même, un monde dont l'intérieur est plein d'excitation causée par l'attraction et la répulsion des habitants variés luttant pour la manifestation, force motrice de tout être. Le changement continuel qui s'effectue dans le protoplasma (que l'instabilité caractérise), s'exerce selon la présence des constituants individuels de la cellule. Tout ce qui vit se meut ; l'énergie dépensée par la continuelle excitation intérieure et par la transformation extérieure, nécessite le renouvellement. Telle que des individus plus grands et plus stables, la cellule cherche et trouve les moyens de se réparer par la sustentation. Chaque espèce de plantes et d'animaux se nourrit de manière variée ; ainsi font les cellules. Assimilant leur sustentation avec leur propre organisme, elles forment des substances autres que celles qui existent soit dans cet organisme, soit dans la sustentation employée qui consiste en une substance vivante, mais trop minime pour l'observation humaine. Naturellement les secrétions et les excrétions des cellules variées varient selon leur nutrition.

Les habitants du monde cellulaire digèrent et assimilent si parfaitement leur nutrition variée, qu'ils peuvent à juste titre porter témoignage aux plantes, aux animaux, aux

hommes peut-être : « Nos voies sont de l'équilibre ; les vôtres du déséquilibre.

*
* *

Certaines écoles de scientifiques discutent de l'origine de la vie de la cellule. La vie étant infinie et éternelle n'a pas d'origine ; elle est, était et sera. Les habitants infinitésimaux dont les cellules sont formées, ont su, à l'aide de la chaleur et de l'électricité, s'approprier une portion de l'immensité de la force vitale ou vie, qui est un attribut de Ce qui est à revêtir.Cet attribut — la vie — s'étend non seulement aux raréfactions nerveuses, psychiques et mentales qui enveloppent l'atmosphère respirable comme cette atmosphère enveloppe la croûte terrestre, mais encore habite la limite des matérialismes, la demeure de l'intelligence libre, et jusqu'en la matière la plus raréfiée, subtile, élastique et radiante.

Chaque degré de raréfaction et de densité connaît la vie, et cela depuis les plus minimes groupements qui forment la cellule sentientable, jusques aux plus importants groupements des cellules, tirant leur importance de leur plus parfaite organisation. L'aspiration cosmique est pour l'unification, par laquelle seulement les individualités, peuvent être manifestées dans la magnificence et l'infinitude de l'Unité. Cette harmonie, qui est l'ordre, consiste non pas dans la séparation des individualités variées, mais dans leur harmonieuse classification. Chaque série de cellules, différentes quant à leurs caractéristiques, est formée pour le développement et non pour la transformation ; cette transformation ne peut être effectuée que par celui qui est capable de fournir à la série ou au groupement moins bien organisé des cellules, ce qui les rend capables de remplir la fonction d'une série ou d'un groupement mieux organisé.

La Tradition rapporte qu'à une certaine époque, Kahi transforma ainsi la substance terrestre, de sorte que tous les habitants de son royaume évoluèrent à sa propre

image ou similitude. Cette capacité est tellement rare, qu'une œuvre de telle transformation peut être regardée comme exceptionnelle.

***

Partout où il y a forme, il y a vie. La vie, comme force manifestée de Ce qui est à revêtir, est dans chaque degré et densité vêtue et manifestée par la substance moins subtile, la substance capable d'être coégale et coéternelle avec ce qu'elle revêt et manifeste. La force vitale a besoin de manifestation. Plus raréfiée que ce avec quoi elle est en rapport, au moyen de sa vitalité propre et inhérente, elle est cependant aussi substantielle, du moins dans les densités accessibles à la conception humaine. Ainsi ce qui manifeste et ce qui est manifesté forment la chaîne d'êtres dont la plupart des chaînons échappent à la sentientation humaine aussi bien dans les raréfactions que dans les densités.

Néanmoins ce qui est concevable et connaissable dans les lois cosmiques mène directement vers cette raisonnable hypothèse : Ce qui est connu dans les raréfactions et dans les densités est un avec ce qui n'est encore qu'en partie connu, mais qui, continuellement, passe de l'inconcevable au concevable, de l'impensable au pensable, de l'inconnu au connu.

La vie, comme force attributale de Ce qui est à revêtir, peut être comparée à l'océan dans lequel tout ce qui est en rapport avec le monde des eaux tire sa sustentation adéquate, et cela depuis la plus minuscule cellule physique jusqu'aux êtres les plus complexes et les mieux organisés...

Cependant la capacité sustentatrice de l'Océan n'est pas diminuée parce que ses sources sont abondantes autant qu'inépuisables. *Du développement progressif de l'être individuel dépend le pouvoir de responsion à la vie universelle ; une des conditions essentielles pour permettre ce développement est la durée.*

Là se démontre le malheur suprême de la dissociation

d'être. Aussi longtemps que la vie individuelle sera transitoire, elle ne pourra pas être adéquate à la vie universelle avec laquelle il lui faut un rapport de plus en plus plein et ininterrompu. C'est par la perpétuation de la vie individuelle des êtres les plus évolués, et de cette manière seule que le vrai but de l'être collectif peut être atteint, savoir, la coégalité avec les forces manifestées et universelles.



Cette alchimie — que la science actuelle crible de ses sarcasmes ou de son mépris — entreprenait jadis comme œuvre maîtresse de perfectionner la substance utilisable ou capable de l'être, afin d'assurer les degrés plus denses de l'homme évolué. C'est pourquoi la force alchimique suivait les forces vitales et précédait les forces occultes dites quelquefois inconnues.

Ces sept degrés dans l'échelle du mouvement étaient généralement représentés par sept caractères dont le premier représentait, L'excitation.

Le second, L'annonciation.

Le troisième, Prêt au progrès.

Le quatrième, Amassé.

Le cinquième, Respiratoire.

Le sixième, Fécond.

Le septième, Comme la rosée cramoisie.



Ces sept mouvements mènent directement vers ce qui était connu comme « traversants » et « illuminateurs quaternaires ». Cette dénomination venait des quatre densités et des capacités (sous certaines conditions) de traverser et d'illuminer tous les objets avec la radiance quaternaire, rendant transparent ce qui en apparence était opaque. Cette manifestation quaternaire dans l'échelle du mouvement mène de la vie à l'intelligence, ou intellectualisation de la vie. Le signe de ce mouvement quaternaire était représenté par S B qui signifiait un circuit, puis en-

core par Y B qui signifiait un surombrement ou couverture. Ces signes étaient quelquefois remplacés par les symboles numériques 62-72. Le dernier de ces nombres était considéré comme la moitié de la duelle spirale du mouvement en rapport avec la terre, le soleil et ses douze planètes ; la duelle spirale était classifiée en quatre parties dans l'échelle du mouvement.

L'individualisation de la vie influençait plus spécialement de 1 à 48. L'intellectualisation de la vie individuelle influençait plus spécialement de 48 à 72. La spiritualisation de l'intelligence influençait plus spécialement de 72 à 126. La pathétisation de la spiritualité influençait plus spécialement de 126 à 144.

La première partie avait plutôt rapport avec le monde minéral.

La seconde avec le monde végétal.

La troisième avec le monde animal.

Et la quatrième avec l'homme.

Mais dans les quatre parties de la duelle spirale, il n'y avait aucune transition absolue, encore moins de division.

Ce bref aperçu peut aider l'étudiant Cosmosophile à écarter le voile et à passer aux perceptions ordinairement peu accessibles. Il peut l'aider aussi à comprendre la signification de certains nombres qui se trouvent fréquemment dans les archives anciennes.

(A suivre).

Le Bonheur

Il y a un vieux dicton : « L'homme n'est jamais heureux,mais il va toujours l'être ».

Ce dicton est toujours valable à l'égard du bonheur. Le bonheur est généralement intimement lié dans la pensée avec la satisfaction.

Il s'ensuit que puisque dans les conditions actuelles la satisfaction ne peut pas être atteinte, le bonheur poursuivi si ardemment s'enfuit tout comme un feu-follet à mesure que celui qui le poursuit s'en approche. En réalité le bonheur ne consiste pas dans l'acquisition de la chose désirée, mais dans sa poursuite avec un espoir raisonnable du succès. La raison de ceci se trouve dans le fait que la plus grande approche du bonheur actuellement à la portée de l'homme se trouve dans le sain exercice de sa force motrice. Il n'y a guère de médecin expérimenté et sérieux qui n'ait connu parmi ses malades des gens dont la vie s'écoule comme du vin s'écoule d'une outre percée, *simplement parce qu'ils n'avaient aucun but dans la vie* et par conséquent aucun exercice pour leur force motrice. « L'homme ne vit pas de pain seulement » et le dû exercice de la force motrice est aussi essentiel à la santé que l'est celui des sangs nervo-physiques rouges et blancs dans leurs canaux veineux et artériels.

Néanmoins la dûe sustentation du degré d'être physique est essentielle pour le bien-être et le progrès intégraux. Très significative est l'histoire défigurée et transformée, mais encore instructive, d'un jeune prince Chaldéen

Captif qu'un être plus raréfié (probablement un de ses propres degrés d'être avec lequel par son développement il avait pu être en rapport) instruisit. Ce jeune homme entra en rapport avec son directeur et professeur aux bords d'un grand fleuve ; mais malgré l'avantage de cette condition il s'évanouissait souvent et devint malade pendant plusieurs jours après son rapport avec l'être plus raréfié. Néanmoins ses aspirations étaient tellement ardentes que cet être lui-même l'appelait « l'homme de désirs ».

Or il est affirmé que le jeune prince, avant que fût terminée l'époque de sa croissance physique, refusa toute nourriture, sauf celle qui convient au bœuf et à l'âne, laquelle tout en étant bonne pour le développement nervo-physique, était insuffisante pour son développement nerveux, psychique et mental ; par conséquent dans son travail psychique il défaillit et devint malade. Cette histoire suggère ce fait important et fréquemment négligé, qu'une nourriture suffisamment convenable et assimilable est un élément fondamental non seulement pour le bonheur physique, mais pour le bonheur intégral et pour le succès. Le fait que la majorité des êtres humains dans le monde civilisé ne sont qu'à moitié nourris explique en grande mesure le manque de bonheur qui est hélas si général, et le premier devoir des gouverneurs de nations est de veiller à ce que les peuples, du bien-être desquels ils sont responsables, soient convenablement nourris parce qu'une nourriture suffisante et convenable fournit la force motrice aussi sûrement que le chauffage et l'eau fournissent celle de la locomotive actionnée par la vapeur.



La science de la nutrition ou sustentation est encore en son enfance. Jusqu'à présent il n'est pas généralement et pratiquement compris que partout dans l'échelle de l'être les constituants des sangs varient et que tout nouveau développement de la vie individuelle a besoin de nouveaux constituants de sustentation.

Actuellement la semi-inanition n'est pas confinée à ceux qui travaillent pour du pain ; les épicuriens et les gourmands sont fréquemment assujettis à la semi-inanition aussi impitoyablement que les pauvres enfants du labeur, et le repas qui coûte vingt francs ne contient pas plus et souvent contient moins de sains constituants propres à la sustentation des individus qu'il est censé nourrir que le repas de cinquante centimes. Il s'ensuit qu'une des plus puissantes et utiles œuvres de charité est de cultiver la connaissance de la science de la nutrition parce que la charité consiste à conserver les forces, ce qui est incompatible avec une nutrition malsaine et défectueuse.

Les demi-affamés, c'est-à-dire ceux dont l'être intégral a une sustentation insuffisante peuvent comme le jeune Chaldéen ne montrer aucun signe de leur manque de sustentation dans leur première jeunesse ; mais dans l'âge avancé ou en maladie, ou dans quelque occasion où ils dépensent en grande quantité leurs forces, le manque de sustentation se fait sentir lourdement, et la sénilité, qui quelquefois accompagne la longévité, est généralement due à l'insuffisance de nourriture, ainsi que l'est aussi la transition prématurée.

*
* *

On ne doit pas oublier que l'air pur est une des conditions essentielles les plus importantes pour la sustentation. Le fait qu'autrefois les hommes demeuraient dans les forêts et montagnes ou dans des tentes, dans les plaines ou les déserts, au lieu de demeurer dans des appartements plus ou moins dépourvus d'air frais explique en grande partie la diminution de la longueur de la vie. A l'égard de la sustentation aérienne, il est constaté dans la Tradition Cosmique qu'à une certaine époque, après que pour certaines causes l'air respirable devint vicié, ceux qui étaient les plus évolués et qui se considéraient comme responsables du bien-être de leurs semblables, construisirent des habitations aériennes et ainsi respiraient de l'air plus convena-

ble pour la sustentation que celui de la surface de la croûte terrestre. Déjà le monde occidental assume les costumes et les coutumes de l'Orient qui sont ceux d'autrefois. Déjà la science occidentale découvre pas à pas la connaissance et la sagesse de la science des sources anciennes et peut-être le désir du perfectionnement de la navigation aérienne qui, actuellement, forme le but de la force motrice de tant de monde a sa raison d'être dans l'instinct ou l'intuition de la valeur de la respiration de la plus pure partie de l'air respirable.

De même aussi le désir de perfectionner l'art de la photographie de manière que par son moyen ce qui est maintenant invisible pour l'homme dans sa condition normale puisse devenir visible, naît de l'instinct ou de l'intuition de la nécessité non seulement d'entrer dans la région de l'*inconnu*, *de l'au de-là*, *de l'Astral*, *de l'invisible*, mais de la comprendre. Il est naturel que l'homme aspire à monter vers les raréfactions atmosphériques qui entourent son habitation terrestre, qu'il cherche à savoir de plus en plus la nature et les capacités de cette raréfaction et de ses habitants.

Un proverbe dit que : « La voix du peuple est la voix de Dieu ». Quoi qu'il en soit, la tendance générale du désir ou de l'aspiration des hommes est un des plus sûrs indicateurs dans la voie du progrès ; l'empressement et la persistance avec lesquels les hommes cherchent à utiliser les grandes altitudes des montagnes et à traverser les hauteurs de l'air respirable, à comprendre la cause et la nature des « *forces inconnues* » sont des signes d'une importante phase du développement humain. Il est vrai qu'actuellement la majeure partie des soi disant découvertes et perfectionnement tend à mettre en danger plutôt qu'à préserver la vie, tend vers la décroissance plutôt que vers l'accroissement du bonheur ; mais il y a une consolation dans la pensée que l'heure la plus obscure est juste celle qui précède l'aube du jour.

*
* *

Afin d'espérer avoir le succès en procurant les moyens pour le bonheur humain, les pourvoyeurs doivent comprendre que ceux pour lesquels ils travaillent sont, par nature, nerveux, psychiques et mentaux aussi bien que nervo-physiques, et qu'en proportion de leur développement héréditaire et individuel, ils ont besoin d'une sustentation ou d'un apport de nourriture convenant à ces quatre degrés d'être ; non seulement il leur faut une sustentation minérale, végétale et animale, de l'oxygène et autres constituants de l'air, mais étant humains, et par conséquent dotés de capacités qui les rendent capables d'être divins aussi, les hommes ont besoin d'une sustentation susceptible de sustenter au moins la force motrice nerveuse, psychique et mentale. Vivre pour manger et manger pour vivre peut être l'existence ; ce n'est pas la vie qui est une force manifestée de « Ce qui est à revêtir » : L'individualisation ouvre le chemin vers l'intellectualisation, la spiritualisation et la pathétisation des êtres terrestres. Dans les conditions actuelles, tristes, auxquelles les hommes du monde civilisé sont assujettis, non seulement l'existence est dépourvue du bonheur parce qu'il n'y a ni sustentation, objet ou but du dû exercice de leur propre force motrice, mais elle est un véritable et inévitable martyre. Un des modes par lesquels les captifs des âges ténébreux étaient mis à mort était l'ouverture d'une veine par où s'égouttaient les sangs.

Malheureusement, dans cet âge vanté comme illuminé, cette forme de torture est générale plutôt qu'exceptionnelle ; seulement c'est la polique qui prononce l'arrêt redoutable et les lancettes du Culte, du Code et de la Coutume qui font la fatale incision.

Cet état des choses est une violation directe de la loi de la charité qui est une avec la justice.

*
* *

Tout homme, femme et enfant doivent être pourvus des moyens de sustenter leur énergie individuelle nervo-phy-

sique, nerveuse, psychique et mentale,et la nation qui sera la première à fournir à ses habitants des conditions qui les rendront aptes à sustenter et utiliser leur force motrice, prendra sa place comme chef et gouverneur des nations : car en proportion de la satisfaction est le bonheur, en proportion du bonheur des individus et des peuples est leur capacité de progrès vers le perfectionnement ; et selon le progrès vers le perfectionnement est le pouvoir individuel et collectif de réaliser de bienfaisantes et magnifiques possibilités.

Cette œuvre essentielle de la Charité qui est la justice n'est nullement aussi ardue qu'elle apparaît à première vue.

Par origine et par nature, l'homme est né pour espérer, et ceux qui étudient l'humanité *au fond* seront capables de constater qu'elle ne peut s'éteindre, la lumière de la radiante étoile de l'espérance. Même lorsqu'elle paraît presque éteinte, à la plus légère brise de pathétisme, elle éclate en radiance comme une lampe vacillante dont l'huile est renouvelée.



Ce désir pour la vraie sympathie, l'affinité,le pathétisme, qu'on l'appelle comme on voudra, qui forme un si essentiel élément de bonheur, n'est confiné à aucune classe d'individus ; il est au contraire universel et souvent ceux que les moins favorisés en apparence de la fortune envient, souffrent du manque de cet élément du bonheur, dont la sustentation procure le sain exercice de la force motrice, ou, en d'autres mots, un but vers lequel ils peuvent courir avec un raisonnable espoir d'y arriver. D'où vient qu'au milieu de l'élite de la société se trouvent les plus tristes des tristes : d'autant plus pitoyables que le sépulcre de l'amour et le rocher sur lequel la barque de la vie a fait naufrage sont enguirlandés de sourires et cachés sous les fleurs de la courtoisie conventionnelle et d'une joie apparente. Malheureusement, ce sont les plus profondes natures, par conséquent celles qui sont

les mieux formées pour le bonheur, qui souffrent de la manière la plus aiguë, et très fréquemment les dévots de la mode et les reines de la vie mondaine ne sont pas les esclaves de la coutume ou les phalènes et les papillons humains qu'ils paraissent être, mais simplement des hommes et des femmes qui essaient de tout leur pouvoir de se former un but pour exercer leur force motrice ; ils sont au moins à demi conscients de ce but, mais ils sont incapables d'y guider la merveilleuse machine de la vie qu'ils n'ont pas appris à comprendre ; ils ont laissé les roues se rouiller, en ont trop forcé le principal ressort ; mais ces roues cependant, justement parce que la machine est vivante, justement parce que le mécanicien la comprend, ne pourront jamais être rouillées sans espoir ou le ressort irréparablement gâté.

* * *

Un des premiers devoirs d'un cosmosophe est de regarder son entourage *tel qu'il est*, et non pas à la clarté du préjugé ou de la fausse sentimentalité, et *un des effets saillants de cette manière de le regarder est la connaissance que le bon et le mauvais sont des termes relatifs et que rien ne fait pencher le dernier plateau de la balance, sauf l'excès.* Par conséquent le cosmosophe dont le but est l'amélioration du triste état actuel de l'homme se dressera non seulement à agir, mais à penser en accord avec la charité qui est une avec la justice, non par fausse sentimentalité, mais par la connaissance que les imperfections de son semblable, causées par l'excès de quelques qualités aux dépens d'autres, sont nées du manque de bonheur — qui est pour les vertus comme la douce pluie d'été et la clarté solaire du printemps — et que le bonheur dépend d'un but vers lequel l'aspirant puisse diriger sa force motrice.



Du point de vue du bonheur collectif, ce but, vers lequel la force motrice est dirigée, est d'une grande importance. Du point de vue individuel, il est relativement de peu

d'importance. Par exemple le philanthrope et la personne dont le but est la satisfaction d'une bizarre marotte peuvent être également heureux parce que tous deux ont un but vers lequel diriger leur force motrice. En outre, de beaucoup la majeure partie des soi-disant œuvres de charité sont accomplies par les bienfaiteurs afin d'avoir un but ou un objet vers lequel diriger leur force motrice, et ainsi amoindrir le poids de leur malsatisfaction personnelle. Ce but peut être la satisfaction donnée par un débouché plus ou moins raisonnable pour leur naturelle bonté ou bienveillance ou bien il peut être le désir d'être estimé par autrui ; mais l'attentive observation prouvera qu'en la vaste majorité des soi disant œuvres de charité, l'acquisition de la satisfaction personnelle par les bienfaiteurs et bienfaitrices rayerait beaucoup de noms des listes de souscriptions. Ce fait n'amoindrit pas le bon et louable choix que font les bienfaiteurs et bienfaitrices d'un but bienfaisant vers lequel diriger leur force motrice ; car il est en leur pouvoir de la diriger vers des buts qui augmentent plutôt que diminuent la profondeur et la largeur de la mer de douleur et de souffrances humaines, ou vers ce qui est inutile pour la collectivité et par conséquent un gaspillage de force. Ceci est mentionné simplement pour prouver que *la multiplicité des buts* des personnes riches et bien disposées est fréquemment le résultat de leur recherche ardente *du but* qui les mènerait au bonheur. Ce fait est spécialement douloureux lorsqu'il s'applique aux affectueux et aux isolés. Peu de choses sont plus dignes de compassion respectueuse que la situation d'un homme et plus spécialement d'une femme dont les trésors d'amour ont été cambriolés, et qui essaient de combler ce vide en prenant soin d'enfants orphelins ou d'animaux domestiques. Jusqu'à ce qu'on comprenne et qu'on reconnaisse pratiquement que la vaste majorité des imperfections humaines ne provient pas de la dépravation, mais du manque d'un but et d'un objet convenables pour

leur force motrice et par conséquent du manque de bonheur, aucune sensible et sérieuse amélioration ne peut être effectuée ; des fautes apparentes ne sont fréquemment point du tout des fautes, mais simplement des vertus qui ne jouissent pas des conditions convenant à leur sain développement. Les personnes mêmes qui paraissent être les plus défectueuses peuvent être comparées à des plantes précieuses qui manquent de lumière et d'humidité, et paraissent sorties du sol comme des difformités pâles et maladives, mais qui néanmoins ne sont pas de mauvaises herbes, toxiques ou parasites, et sont par conséquent capables, grâce à un changement de conditions, de réjouir la terre du parfum et de la beauté de leurs fleurs et de produire des fruits délicieux.

***

Peut-être la portion la plus heureuse de l'humanité du monde civilisé consiste en ceux qui travaillent pour leur vie et la gagnent sans surmenage de leurs forces, parce que le confort immédiat dépend des efforts quotidiens et les couronne, et parce que leur force motrice a pour but des nécessités et non des choses de luxe ; elles sont facilement satisfaites et un autre ou semblable but remplace celui qui est déjà atteint. Ainsi le petit ruisselet de leur vie s'écoule paisiblement et souvent gaîment à travers des parterres verdoyants, un ruisselet qui ne coule pas à travers un paysage grandiose et est exempt à la fois des œuvres bienfaisantes et des chutes et tourbillons, tandis que de grands fleuves en leur cours crèvent la terre ou se mettent en furie ou font des sauts tumultueux en leur route vers l'océan.

***

L'humanité consiste en variétés si nombreuses que le bien-être général plutôt que le particulier doit être considéré. L'amélioration générale de la condition actuelle de l'humanité dépend du bonheur ; le bonheur dépend de l'exercice naturel et sain de la force motrice ; il s'ensuit

que l'œuvre prééminente du cosmosophe est d'aider à la sustentation de cette force et à son utilisation pratique. *Le premier pas vers l'accomplissement de ce devoir est l'éducation individuelle au moyen de laquelle la nature et les capacités de chacun seront manifestées et dirigées vers l'œuvre pour laquelle il a de l'affinité.* Cette manifestation des goûts et des capacités individuels doit être indépendante des caprices de la fortune volage. Par exemple des enfants dont les capacités spéciales sont celles de la recherche et de la classification, l'un peut être un explorateur ou bien chercher des métaux précieux ou des sources ; l'autre peut-être un chiffonnier ; cependant tous les deux à leur manière sont plus ou moins effectivement capables d'exercer leur force motrice, parce que tous les deux cherchent et classifient. Un laboureur de la campagne, qui pronostique plus ou moins correctement les changements atmosphériques et leurs résultats, est aussi satisfait que le météorologue le plus renommé et peut-être il l'est davantage, parce que ses aspirations sont en proportion de sa connaissance. La femme qui amasse un tas de petits morceaux d'étoffes, dentelles, rubans etc., dans ce qu'elle appelle graphiquement son « trou de gloire » est aussi heureuse de toute addition à son trésor que l'est le capitaliste lorsqu'il ajoute à la sienne des millions de dollars : l'une ajoute peut-être un morceau d'étoffe sans valeur; l'autre une énorme somme d'argent, mais le bonheur de l'une et de l'autre est accru par l'addition, parce que leur force motrice est le gain et la conservation de ce qu'ils ont gagné. Le déclamateur villageois qui, les soirs de paie, assemble ses semblables autour de lui dans l'auberge ou sur le gazon du village, et les harangue, est aussi satisfait que l'orateur aux lèvres duquel sont suspendus des milliers d'auditoires emportés sur la destinée de nations, parce que le but de l'un et de l'autre est d'influencer leurs semblables par « la parole ». Cet exemple pourrait être accru *ad infinitum*.

Il s'ensuit que tous les enfants doivent être placés dans les meilleures conditions qu'on peut obtenir pour l'exercice de leur force motrice, en vue d'atteindre le but vers lequel ils courent par naturelle affinité, et que le milieu des enfants doit être suffisamment élastique pour permettre l'usage légitime de tout ce qui contribue le plus facilement et le plus efficacement à fournir et à conserver la force motrice de chacun,*non pas selon la pensée et le désir d'autrui, mais selon les leurs.*

Actuellement, avec les meilleures intentions, le manque de connaissance ou de plasticité des prétendus aides fait qu'ils sont fréquemment des obstacles ou des entraves pour ceux qu'ils désirent aider.

Pleine de signification est cette histoire Marocaine :

Il était une fois un bon génie qui considérait comment il pourrait le mieux aider les habitants de la forêt dont il désirait être l'ami et le bienfaiteur ; il descendit dans un nuage et les regarda du mieux de son pouvoir, de son habitation élevée. Après quelque temps, il arriva à la conclusion que le but des habitants de la forêt était la préservation de la vie et de la race,et que la dûe sustentation était leur force motrice pour arriver à ce but ; et il se mit à l'œuvre avec bienveillance pour aider ses protégés. Cette nuit lorsque la lune se leva, il vit un lion sauter sur un cerf et manger sa proie jusqu'à ce que sa faim fût satisfaite, et, comme le lion dormait avec contentement le bon génie vit un cerf qui évidemment avait faim et il lui fournit aimablement un lapin vivant en disant :

— « Mangez, mon ami, et soyez satisfait. » Mais le cerf poursuivit son chemin sans faire attention au lapin, en cherchant pour sa nourriture de l'herbage et de l'eau ; les ayant finalement trouvés, lui aussi s'endormit. Alors la pitié du bon génie fut éveillée par la vue d'une hyène affamée et haletante et il offrit à la bête de l'herbage frais et de l'eau. L'hyène rit d'un air moqueur et lui dit : « Imbécile, c'est de la chair et du sang, et non de l'her-

bage et de l'eau qu'il me faut. » Pendant toute une saison le bon génie passa tout son temps à essayer de satisfaire les habitants de la forêt, et trouvant qu'il échouait complètement, il fit appel à un taleb qui était un évocateur. « Puisque vous êtes terre à terre, lui dit-il, peut-être vous comprenez ces bêtes, quant à moi je ne m'y entends guère. » Le taleb répondit : « Un animal ruminant mange-t-il de la chair et boit-il du sang ? un carnivore se contente-t-il de végétaux et d'eau ? Un poisson vit-il dans l'air sec du désert ? Un chat boit-il du vin ? Si vous voulez aider les gens de la forêt, aidez chacun à arriver au but qu'il a en vue : Nourrissez-les de la nourriture qu'ils désirent et non pas de ce que vous pensez qu'ils devraient désirer. Ainsi seulement,en vous efforçant de plaire à tout le monde,vous pourrez peut-être plaire à quelqu'un, qui sait ? Du reste si vous désirez aider les bêtes des forêts descendez des nuages. »

Pleins d'enseignements utiles, sont aussi les récits de l'ancienne tradition dans laquelle les divinités qui désiraient aider l'humanité assumèrent la forme et la nature de l'homme, non seulement de l'homme évolué idéal, mais de l'homme las et souffrant de sorte que le témoignage en est porté : Dans toutes les douleurs de l'humanité elles étaient affligées, il n'y avait aucune douleur pour laquelle elles n'avaient pas de la compassion.

Parmi les plus dignes d'aide et de compassion se trouvent ceux qui par leur supériorité en leur profession, art ou métier ont joui d'une certaine réputation parmi leurs semblables, et que le manque de prévoyance ou un accident ont réduits à la pauvreté et à l'infirmité, parce que, ainsi que le prouve leur arrivée à l'excellence, ils sont généralement plus hautement évolués que la majorité de leurs semblables et parce que le contraste de leur position d'autrefois et de leur position actuelle aggrave leur situation présente. En outre, dans le monde des artistes, les règles et règlements auxquels les habitants d'institu-

tions publiques sont assujettis sont aussi blessants et irritants que le joug des bœufs le serait sur le cou des chevaux de course ; et même lorsque par dévouement ou à l'aide d'autrui ils sont exempts de telles entraves, le sentiment de cette dépendance, à laquelle il n'y a probablement d'autre issue que le tombeau, leur est en lui-même insupportable ou, au mieux, terriblement gênant. Néanmoins quoiqu'ils soient plus sensibles aux misères que sont les mortels plus ordinaires,ils sont aussi plus facilement responsifs envers le plus léger rayon de joie où d'espoir ; pour cette raison,donner cette joie et cet espoir est non-seulement miséricordieux mais facile.

Citons un exemple : pour une institution supportée par l'initiative privée en faveur d'artistes pauvres et malades, un jeune artiste qui avait du succès en sa profession proposa de constituer une loterie trimestrielle dont les billets seraient pris par les habitants de l'Institution pour quelques sous et dont le prix à gagner était de mille francs.

Bientôt la lassitude, la morne indifférence ou l'irritabilité et la tristesse des malades furent sensiblement améliorées, et beaucoup d'eux, qui étaient nerveusement affligés, se rétablirent entièrement et purent reprendre leurs occupations. Le rayon d'espoir, donné par l'espérance de jouir d'une petite et au moins temporaire indépendance, avait fait pour eux plus que tous les médicaments des docteurs.

Un poète a dit :

« If it were not for hope the heart would break ».

« S'il n'y avait pas l'espérance, le cœur se briserait. »

Qu'est-ce que l'espérance, sauf la force motrice qui amène son possesseur vers le but qu'il désire atteindre ?

Il s'ensuit que personne n'a le droit d'écarter d'aucun être la lumière de la belle étoile de l'espérance. Malheureusement,tandis que l'air pur et la clarté solaire sont de plus en plus abondamment admis dans nos hôpitaux, maisons de correction, usines, hôtels, casernes et collèges,

usines et autres bâtiments publics, quelquefois aux dépens considérables du confort et du repos, aucunes mesures effectives ne sont prises pour assurer aux habitants la lumière de l'espoir et le soleil du bonheur qui aident tant à réaliser les possibilités. *Néanmoins la charité et l'espérance sont inséparables.* Et celui qui donne à ses semblables tout ce qu'il a et est, et les prive de la lumière de l'espérance fait un sacrifice inutile, selon les paroles de Saul de Tarse.

Tout être humain, être éduqué de telle façon qu'il comprenne *qu'il est une partie essentielle de la grande intégralité cosmique et qu'il est capable de manifester la Divine Lumière qui est en lui — « Tant qu'il y a la vie il y a l'espérance — » que personne ne peut tomber si bas qu'il ne puisse pas se relever.*

Nombreux sont les exemples de ceux qui souffrent de grave maladie,et qui par leur patience et leur courage ont éparpillé dans l'entourage de précieuses graines qui ont produit du bon fruit.

A l'égard des souffrants eux-mêmes, ils feront bien de se rappeler que bien que leur énergie vitale ou même intellectuelle paraisse diminuer,la diminution est généralement seulement apparente, et que c'est l'usure des moyens de manifestation et non pas la perte de la force vitale ou intellectuelle elle-même qui les affaiblit ; pour cette raison tandis qu'ils prennent un soin spécial du corps, ils ne devraient pas perdre l'espoir à cause de sa détérioration parce que une fois individualisés ils sont immortels et que ni la vie ni l'intelligence ne dépendent d'une forme spéciale pour la manifestation et le progrès.

Celui-là est vraiment grand qui extirpe du vocabulaire de l'humanité le nom même du désespoir, lequel dans toute l'immensité du cosmos de l'Etre n'a aucune raison d'être, mais n'est qu'un cauchemar qui semble exister à cause de l'obscurité de l'ignorance et qui disparaîtra sûrement à l'aube du jour intellectuel.

*
* *

L'homme est formé pour le bonheur et notre chère petite terre est son paradis. A la fois lui et elle sont pleins de merveilleuses possibilités de réalisations bienfaisantes autant que glorieuses, et c'est seulement parce que l'homme se soumet au gouvermement de fer de la politique au lieu de s'affranchir afin de pouvoir suivre les lois naturelles de l'être,qu'il est mutilé, entravé, dupé et dissocié.

L'homme est né pour la liberté, formé pour la satisfaction et il a à sa portée des trésors de bonheur toujours croissant. Actuellement il peut être comparé à quelqu'un qui a faim et soif, à la portée de qui il y a de la nourriture et de la boisson en abondance, mais qui s'imagine que les toiles d'araignée qui entourent ses mains le rendent incapable de goûter et de jouir dece quiestàsaportée : ou à celui qui tâtonne dans les ténèbres avec une lampe à la main qu'il s'imagine ne pas pouvoir allumer. C'est l'œuvre de chaque Cosmosophe de faire tout son possible pour éveiller ses semblables de cet affreux cauchemar, pour les aider à s'affranchir des toiles d'araignée, pour leur prouver qu'ils sont suggestionnés par la pensée de la misère et de la mortalité et pour leur montrer comment allumer et conserver la lumière qu'ils portent, pour qu'ils ne trébuchent ni ne tombent.

Pour le bien de la collectivité, puisque la récolte est si abondante et les travailleurs si peu nombreux, il est bon premièrement d'affranchir ceux qui sont de bonne volonté, qui une fois qu'ils se seront éveillés à la connaissance de leurs capacités pourront le plus effectivement aider les autres dans leur course vers l'unique but digne d'être atteint, but qui paraît si loin, mais qui est si proche, le Bonheur.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

Comme Auram s'attardait auprès des portes extérieures du palais de la reine, par lesquelles Zaira était entrée, il vit, en contemplant la voûte céleste, que la position des astres indiquait minuit, et, se tournant vers l'Est il se mit en rapport avec les forces spéciales de l'atmosphère. Revenant vers la porte, il sentit toucher son bras et vit la main brune d'une femme sur les doigts de laquelle brillait un mince cordon de couleurs variées, comme fanées. Il reconnut en même temps que la femme enveloppée de son grand manteau violet était Sintra.

Toutefois, il demanda :

« Qui êtes-vous ?

— Mon seigneur d'Hébra ne connaît-il pas la mère de son premier né? » répondit-elle. Et relevant son voile, elle montra son visage, dont la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse n'avaient point été conservés, comme il en était pour Zaira, mais empreint d'une douceur sereine et d'une majestueuse beauté.

« Le manteau et les cordons du seigneur de Hébra, ont été ma sauvegarde, dit-elle, et nul homme n'a délié ma ceinture, ni relevé la porte de ma tente, car toujours mon cœur a porté ce témoignage : « Ton amour pour le père d'Aish-Ma-Al est éternel ! »

D'une voix troublée Auram demanda : « Pourquoi êtes-vous venue ? »

— Souvent dans le silence de la nuit, quand les autres dormaient, je veillais et cherchais à vous voir. C'est ainsi

qu'une autre nuit, je vous ai vu porter la forme souple mais inerte de Zaira à la partie inférieure de la caverne dont l'entrée est auprès du puits sain, et qui n'est connue que de vous et de moi.

Voyez, ajouta-t-elle, en baissant la cruche de cristal posée sur son épaule droite, l'eau sacrée n'a pas diminué bien que mon fils et moi en ayons bu abondamment.

Alors, j'entendis une voix qui disait : La roue a tourné et le temps de la désolation est passé. Et je suis venue guidée par un fil de lumière rose, me disant : « Il faut bien qu'il y ait auprès d'Auram une passive puissante, à présent que Zaira n'est plus vivante sur la surface de la terre, et qui convient à cette place et à cet office autant que moi ? »

Auram, de plus en plus troublé, répondit : « Il n'en est pas ainsi à l'égard de Zaira ».

— Craignant qu'en raison de notre longue séparation, ma vision ne fut pas certaine, je suis allée la nuit à la caverne, et j'ai vu un grand drap de laine fermant la niche du côté nord. J'ai relevé le drap et j'ai vu la forme gracieuse de Zaira, dont le pâle visage n'avait rien perdu de sa beauté. J'ai touché l'une de ses mains et elle était aussi froide que l'eau au temps des gelées.

Pourquoi donc le seigneur d'Hébra soutient-il que la vie n'a pas quitté le corps de la mère d'Eza, de l'élue de sa race et de la mienne ? »

Auram fut grandement inquiet à la pensée que la transformation de Zaira pût être connue d'autres que de lui. Il craignit que quelques-uns des mages de Misraïm, n'eussent connaissance dans la mentalité de Sintra que Zaira avait pris la forme de Laksmi dans laquelle elle avait pénétré au palais de la reine, et que cette connaissance leur suggérât de retenir par des moyens occultes les êtres plus raréfiés de Zaira dans cette forme nouvelle. Ainsi, le corps dans la caverne resterait dans l'état actuel autant qu'une chose peut rester ainsi, et il aurait perdu celle qui avait tout abandonné pour le suivre lors de son bannissement et

partager sa vie, afin de lui éviter cette douleur des douleurs : l'isolement.

Il posa doucement sa main sur celle de Sintra et lui dit :

« Assurément après Zaira vous avez droit à la première place dans les tentes; mais en ce moment je vous prie, par notre amour pour Aish-Ma-Al, et par les souvenirs du passé, de reposer en mentalité, afin que votre peuple ne puisse lire vos pensées et qu'aucun malheur ne m'arrive. »

Sintra répondit : « Je veux bien, mais comment reposerais-je ainsi debout. Conduisez-moi où vous voudrez pour que je puisse m'étendre et me reposer.

— Je ne peux pas quitter ce lieu avant le lever du jour... »

Ils furent un moment silencieux, puis elle reprit :

« Puisqu'il en est ainsi, soutenez-moi et je pourrai peut-être me reposer ».

Auram mit son bras droit autour d'elle, et elle s'endormit, oublieuse de tout, sauf que son bras l'encerclait, et Auram sentienta la profondeur de l'amour de Sintra, il se souvint des nombreuses années qu'elle avait passées dans les tentes avec son fils et son cœur soupira après Aish-Ma-Al. Il lui dit :

« Ne pensez pas au passé et aux tentes, mais au présent et aux hauteurs rocheuses du désert. Tout va-t-il bien pour notre fils?

— Tout va bien pour lui. » Et elle lui conta tous les événements de la vie d'Aish-Ma-Al depuis leur départ jusqu'à l'heure actuelle.

***

Zaira sentienta que quelque chose lui manquait de l'aura protective d'Auram; mais elle n'était pas assez calme pour savoir avec certitude ce qui arrivait et elle entendait comme un refrain ces mots : « Le tournant de la roue, le tournant de la roue. »

Subitement une ombre lui voila la clarté de la plus proche lampe, et elle vit à son côté un homme jeune

encore, vêtu comme un serviteur, mais dont les yeux limpides, les longs cheveux bruns et la puissance aurique lui firent reconnaître un mage du premier rang. Leurs yeux se rencontrèrent, et lui, s'inclinant profondément, lui dit :

« La fille du roi du pays central désire ardemment la venue de Laksmi incarnée qu'elle a évoquée. La déesse prête-elle une oreille attentive à la requête d'une mortelle si douce et si puissante ? »

Sans répondre, et subjuguée à la pensée qu'il avait deviné son secret, elle se leva et le suivit. Il marchait le long d'un vaste corridor que de gracieux piliers séparaient d'un jardin magnifique où la lune répandait une vive clarté sur un cours d'eau qui serpentait au milieu des arbres, et sur la voie qui conduisait aux portes par lesquelles elle était entrée. Ses pensées étant concentrées sur Auram, elle vit qu'il était encore à l'endroit où ils s'étaient séparés et son cœur bondit de joie. Mais aussitôt elle eut conscience qu'il n'était pas seul, et reconnaissant le manteau dont il avait enveloppé Sintra lors de son départ, elle sut qu'elle était auprès de lui. Les paroles résonnèrent de nouveau à ses oreilles : « Le tournant de la roue, le tournant de la roue » et tout devint trouble à ses yeux. Elle chancela, et tomba dans les bras du Mage, qui se retournait à ce moment pour voir pourquoi elle ne le suivait plus, et perdit connaissance.

*
* *

Quand elle revint à elle, elle se sentit bercée comme si elle était sur un navire porté par les vagues, et ouvrant les yeux elle vit auprès d'elle des hommes dont les robes flottantes et les calottes lui firent reconnaître des membres de la Hiérarchie du pays central. Comme elle se soulevait, quelqu'un à côté d'elle parla en langue syriaque et dit :

« Que Laksmi respire le baume odorant qui est comme le souffle parfumé de Chrishna », et il approchait de ses

narines une petite plaque sur laquelle était répandu un parfum exquis.

Elle le respira et perdit de nouveau toute conscience de son entourage.

En s'éveillant elle se trouva dans une chambre splendide de forme octogone, dont les murailles et le plafond étaient entièrement incrustés de pierres précieuses. Jamais, même en rêve elle n'avait connu une pareille magnificence. Huit fenêtres ornées de vitraux laissaient pénétrer dans la chambre la lumière aux teintes variées, et des tapis somptueux couvraient le sol. Se soulevant sur les coussins auxquels elle était appuyée, elle vit deux jeunes filles richement parées qui se prosternèrent devant elle et silencieusement quittèrent la chambre. Les lourdes tapisseries qu'elles avaient laissé retomber se soulevèrent, et un homme à l'aspect imposant et majestueux entra, et, s'inclinant profondément dit ces paroles :

« Le principal Mage du pays central salue avec joie et respect la dernière Incarnation de Laksmi dont l'inspiration est désormais la sagesse des nôtres, et dont la volonté en le repos est notre loi. »

Surprise et troublée, Zaira gardait le silence.

« Je ne suis, dit-elle enfin, aucune Incarnation de la passivité de Chrishna, mais l'élue d'Auram de la maison de Hébra.

— Et si Auram en épouse une autre ?... »

A ces mots Zaira pâlit et s'affaissa sur sa couche. Le Mage étendit la main gauche vers son front et ses yeux se fermant, elle vit Auram assis dans sa tente. La main droite du Mage se posa sur ses yeux, et à côté d'Auram parut Sintra qui, s'asseyant auprès de lui, prenait avec tendresse sa main gauche dans les siennes. Un rire doux et clair emplit la chambre, et quand le son en fut éteint, Zaira devenue calme répondit :

« Je n'ai voulu qu'éprouver votre foi. En moi puisse la divine Laksmi se manifester à vous selon votre désir. Je

demande seulement à m'endormir du sommeil dont on ne s'éveille pas, et à perdre le souvenir du passé.

— Vos désirs sont les miens : car en le sommeil est le repos, et le réveil est une douleur infinie ! »

Les principaux membres de la Hiérarchie sacrée étaient entrés dans la chambre, le parfum des gommes rares que l'on brûlait se répandit dans l'air, et avec une figure de grande tristesse, Zaira s'endormit. Une fois seulement ses lèvres s'entr'ouvrirent et murmurèrent : « Le tournant de la roue. » Ils s'étonnèrent, mais aucun ne questionna. La fumée odorante s'élevait en spirales et la force pathétique active se concentrait vers le centre passif. Une expression de profond repos remplaçait celle de la douleur sur le beau visage de la dormeuse, et le premier Mage murmura à part lui : « Tout va bien pour le moment : le passé est pour elle comme s'il n'était pas. »



Chaque nuit Auram veillait auprès de la forme inanimée de Zaira, dont elle s'était extériorisée afin de pouvoir prendre celle à la similitude de Laksmi. Chaque nuit il l'appelait par son nom, mais dans la belle forme qui ne changeait pas, il n'y avait aucun signe de vie. Sintra attendait Auram, et le voyant sortir seul de la caverne son cœur s'emplissait de joie, et elle se serrait près de lui. Les yeux tournés vers la haute habitation du premier-né, elle répétait : « *Le tournant de la roue, le tournant de la roue !* »

(*A suivre*).

FRAGMENTS

L'enfant Psycho-Intellectuel dont les pensées, les paroles et les actions sont le fruit des plus purs mobiles de son idéal de perfectionnement, ressemble à celui qui est paré des diamants de la plus belle eau, lesquels, ne fussent ils que des étincelles, lui prêtent un éclat tout royal.



Les vertus sont des chemins aux bords desquels poussent des fleurs exquises et qui convergent tous vers un même but : le Paradis terrestre.



Les belles conceptions sont comme des graines précieuses que nous pouvons donner à ceux qui savent et désirent les utiliser ou que nous pouvons cultiver dans la serre de notre mentalité en les soignant et en les débarrassant de toute mauvaise herbe, jusqu'à ce qu'elles soient en état d'être transplantées, c'est-à-dire, mises en valeur dans un terrain favorable.



La pratique de l'enseignement cosmique qui consiste à voir plutôt les vertus que les fautes de nos semblables ne saurait manquer de produire chez nous à leur égard, un respect, une courtoisie et même une affection profonde. Emanés de nos cœurs,ces sentiments diront leur sincérité et aplaniront bien des aspérités qui, dans le chemin de la

vie, eussent blessé ces enfants terrestres ou épuisé leurs forces.

Cette pratique effectuera aussi en nous-même une véritable transformation, parce que chaque être ainsi regardé, deviendra pour nous un puissant enseignement qui accroîtra la précieuse vertu de l'humilité et aiguillonnera nos efforts dans la voie du perfectionnement.

*
* *

Celui-là est sage qui ne craint pas de suivre le sillon de pure lumière blanche laissé par les pieds saints du Roi des Rois, et qui descendant dans la vallée de l'Humilité, à l'abri des émanations malsaines des marais de la vanité, se repose au bord des claires eaux courantes de la vérité bercé par la brise des hautes montagnes, dans les rayons souriants du soleilde la joie. Là, il trouvera une paix profonde, une calme sérénité, et fortifiée, vivifiée, il se réjouira d'être plein de forces pour pouvoir remplir dans le Cosmos, son rôle d'Homme Psycho-Intellectuel.

*
* *

NOS MOMENTS

Celui qui gaspille ses moments, laisse tomber de ses doigts des pierres précieuses qui vont se perdre dans le vide. Celui qui emploie son temps à des actions malfaisantes, non seulement perd aussi ses gemmes précieuses mais encore charge ses chevilles avec des boulets de plomb qui en proportion de leur poids et de leur grandeur rendent lourd et las son pas naguère léger et joyeux, mais les Trésors de celui qui emploie bien ses heures s'accumulent dans un coffre-fort où nul ne peut les lui voler, car la serrure est l'amour hiérarchique qui protège les siens de sa force inébranlable, et le coffre-fort est l'Eternité !

*
* *

Si par désobéissance ou pour un autre motif, nous

manquons l'occasion qui s'est offerte de ramasser une belle gemme rencontrée sur notre route, au lieu de vaines et stériles plaintes, prouvons notre regret en essayant d'acquérir l'habitude de faire tout le bien qui se présente, si petit soit-il. En ne dédaignant aucune chose, peut-être donnerons-nous encore une autre gemme aussi rare, aussi précieuse que celle qu'il n'est plus en notre pouvoir de posséder. Alors non seulement nous éviterons le découragement, mais nous deviendrons courageux,nous acquerrons cette belle et robuste vertu, l'espérance, à l'aide de laquelle on surmonte tous les obstacles imaginaires ou réels qui se dressent devant nous comme d'infranchissables montagnes.



Ce ne sont pas toujours les longues heures de soi-disant repos qui réalisent le progrès psychique le plus efficace, si louable que soit d'ailleurs la pratique de la méditation. La mère dont le nom est synonyme de devoir, qui développe ses enfants, et de ses mains armées de la force de la tendresse, les conduit vers les beautés suprêmes de l'idéal, incarne réellement le vrai repos psychique, et bien que son visage ait parfois un aspect sévère,elle ne trompe jamais l'attente de ceux qui se fient en elle. Maintes fois les heures passées en d'humbles occupations sont les plus fructueuses pour l'aspirant cosmique : tout dépend de l'accomplissement du devoir, autrement dit de l'obéissance à l'autorité légitime sans laquelle il ne saurait y avoir de progrès durable.

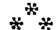
Cette obéissance est la base certaine et inébranlable sur laquelle les actions en apparence les plus humbles regardées à travers le miroir de la vérité, prennent des aspects souvent sublimes dont nous sommes émerveillés. Ce sont là les meilleurs précurseurs des heures de repos douces et fécondes, où,la conscience en paix, nous pouvons prendre notre essor psychique joyeusement, victorieusement !

* * *

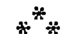
Si les nombreuses personnes qui souffrent de ce qu'on ppelle l'ennui, se dévouaient au service de la cause cosmique, elles chasseraient facilement l'hôte importun, car ce service provoquera la réception et la responsion qui est la vie de l'âme, dont le manque de sustentation produit l'ennui. Au lieu de passer le temps en des rêves stériles nés de leur ambition ou même de désirs légitimes, mais qui peut-être par leur propre faute sont momentanément hors de leur portée, si tant d'êtres non satisfaits se mettaient d'abord à l'œuvre pour remplir courageusement, consciencieusement les devoirs qui sont pour ainsi dire sous leur main, sans négliger les précieuses heures de repos prescrites par les maîtres cosmiques ; si en proportion du développement de leur âme, ces êtres cherchaient à élargir le milieu étroit qui ne satisfait plus leurs aspirations et tâchaient de se rendre utiles, toujours en ordre hiérarchique, soit à la cause, soit en cultivant leurs propres capacités, soit en aidant ou servant respectueusement, affectueusement, leurs semblables, lesquels vêtent et manifestent le Divin Habitant,surtout lorsque se rencontrent parmi eux, ceux d'un rang psychique si haut qu'ils sont le sanctuaire ou saint des saints du vaste Temple des formations terrestres, à quelle œuvre utile et grandiose, chacun en ordre, ne contribuerait-il pas !



Pour celui qui manque de développement aurique, le meilleur vêtement qu'il puisse se donner est celui de l'humilité ; ce précieux et solide vêtement le protégera contre les dards brûlants de l'orgueil et contre le froid glacial du mécontentement ; sous son abri protecteur pousseront vigoureusement les graines de ses plus belles capacités qui utilisées pour le bien attireront sûrement le vêtement aurique et ainsi son possesseur pourra prendre place parmi ses pairs joyeusement.



Comme l'huile calme les eaux d'une mer agitée par la tempête, l'humilité calme les eaux de notre degré nerveux troublées par l'amour-propre ou par l'ambition vulgaire. Ainsi le doux souffle de l'aspiration remplacera le tourbillon des passions et la belle dignité du psycho-intellectuel sera substitué à l'égoïsme, sous lequel se cache le hideux orgueil, et tout notre être rayonnera le bonheur.



Il est bien de nous rappeler constamment l'importance de la responsion à notre plus haute conception de perfectionnement. En y répondant, nous faisons chaque fois un pas heureux dans la voie de la transformation progressive de notre être, lequel étant le Temple du Divin Habitant doit être aussi beau que nos moyens nous le permettent. Pourquoi, par exemple, nous contenter de couvrir les parvis de carreaux ordinaires s'il nous est possible de les paver avec des marbres rares ou une incrustation de pierres précieuses !...



Parmi les nombreux chemins qui mènent vers le calme et vers le bonheur du vrai repos, l'un des plus directs et partant des plus courts est celui de l'abnégation de soi-même qui accomplit le désir exprimé au nom de l'Amour, le Prééminent, le Saint, le Divin.

L'exemple de ces voyageurs est si attrayant que beaucoup de personnes en voyant leurs belles actions, leurs visages transfigurés par la joie et en entendant leurs chants d'allégresse, se sentent poussées à les suivre. Ce chemin est parsemé de petits fardeaux sur lesquels se lisent des noms : l'égoïsme, la paresse, la fausse sentimentalité, la crainte du « qu'en dira-t-on », de la persécution etc. etc.

Les voyageurs ont jeté ces bagages inutiles pour être plus libres de poursuivre leur route, car la voie est abrupte et hérissée d'obstacles petits et grands qui s'élèvent à

mesure qu'on monte; mais l'atmosphère devient en même temps si fortifiante, que pas un de ces sages n'a l'air d'être épuisé; d'ailleurs, les premiers qui sont déjà montés leur ont laissé de prudents conseils et les aident de plusieurs façons. On peut observer qu'en proportion de la hauteur atteinte s'accroît sur les visages, une expression de calme, de force, de paix.



La valeur de la vie est en mesure du développement et de l'utilisation de nos capacités.



Comme un instrument de musique dont les cordes ne sauraient être touchées que de main de maître, telle est Marb, l'Immortelle.

Comme un souffle ozoné qui descend des hauteurs, telle est sa charité.

Comme des harmonies de l'équilibre, telles ses paroles. Et son rire celui d'une enfant joyeuse, n'est-il pas de premiers échos s'élevant des profondeurs douloureuses qui doivent sûrement se transformer en un vaste océan de bonheur ?



Aux enfants de l'Art et du Génie.

O vous dont le corps mental, psychique, nerveux et nervo-physique ne devrait jamais être emprisonné dans le maillot du culte, du code et de la coutume, la Liberté si belle, veut reposer ses mains, doucement sur vos épaules, car n'êtes-vous pas de ses loyaux, hélas en si petit nombre dans ce monde soi-disant civilisé ?

Regardez ! elle vous tend son drapeau bleu de ciel aux franges d'or, dont la devise est un aigle en plein essor.

Et voici qu'elle vous parle : Écoutez ! « Affranchissez-vous peu à peu des conceptions que le monde aux goûts viciés veut vous imposer.

Elevez haut le drapeau de la liberté ; ne laissez en rien obscurcir l'idéal de beauté et de perfection que vous portez en vous et auquel vous pouvez atteindre; soyez-lui fidèle, et sûrement, graduellement vous qui devriez être des éducateurs pionniers, vous influencerez à votre tour des groupements où tout convergera vers une aspiration élevée, belle et saine ; aspiration qui en mesure de votre progrès se développera de plus en plus, jusqu'à ce qu'en une extase heureuse, vous qui versiez des larmes si amères durant le terrible : « Struggle for life », vous deveniez joyeux et rajeunis de la jeunesse immortelle du génie, libres, triomphants !



Enfant Cosmophile, je t'ai vu errer dans le désert, tes yeux fixés sur ses mirages trompeurs. Ensuite, tu t'es détourné vers une belle oasis dont l'atmosphère s'étendait au loin, calme, paisible. Il y avait une tente dans laquelle tu es entré ; ses tentures étaient violettes ; au sommet flottait un drapeau rouge frangé d'or. Quelle était cette oasis ? quelle était cette tente au portail bas, où, je le vois par ta figure rayonnante, tu t'es bien reposé ?...

Cette oasis est la méditation féconde, où les arbres de la pensée produisent de beaux fruits pratiques qui sustenteront les errants, entrés las et épuisés après avoir marché dans le désert de l'égoïsme et passé le temps à regarder les mirages trompeurs, des vains rêves d'un bonheur qui n'a aucune assise solide.

Cette tente est le Devoir, l'abri sûr et heureux où l'on se repose et se fortifie, mais non sans avoir courbé la tête pour entrer, car selon l'enseignement cosmique, le devoir est une des voies de l'humilité.

Ces tentures représentent la puissance royale sous laquelle les enfants du devoir sont protégés entièrement. Le drapeau déployé au faîte est celui de la Victoire qui accompagne toujours le devoir dont la nature matérielle-

ment pratique et glorieuse, est symbolisée par les couleurs cramoisies et or.



La Reine des Mondes a une voix plus musicale que le doux bruissement du feuillage remué par la brise d'été, ou que la voix de la cascade qui éclabousse les rochers. Son pas silencieux est suprêmement ferme, ferme comme la marche majestueuse d'un grand navire qui s'achemine à travers les eaux parfois orageuses de l'Océan, toujours en sûreté, car il ne recèle aucune fente par ou puisse entrer le danger.

D'une sensitivité merveilleuse, elle sentiente les ondes tumultueuses de la vaste humanité et jusqu'aux moindres pulsations de l'âme des enfants qui la suivent de près. Ceux qui pensent à cette reine bénie se meuvent dans une atmosphère apaisante, car à mesure qu'elle s'avance elle répand le calme et à chaque pas, elle transforme le déséquilibre qui détruit la paix.

Le temps arrivera où cette transformation sera accomplie totalement et l'ordre sera établi.

Enfants de l'humanité, suivez cette Reine de bonheur ; agissez toujours selon votre plus belle conception de la justice ; cherchez à vous perfectionner de tout votre pouvoir et si parfois la tâche vous semble trop difficile ou si vous vous sentez découragés, n'y a-t-il pas — plus ou moins matérielles — la douce voix et la main forte de la Reine pour vous encourager et vous relever ?

— Sûrement.



On a l'habitude de donner le nom d'ami, un peu à la légère, à de simples connaissances ; cependant, si nous regardons l'amitié telle qu'elle doit être, ce titre nous apparaît sous une lumière sacrée.

Nous devons entourer nos amis de toute notre affection, et qui sait combien cet entourage pathotique les protège

à travers la vie ou tant de choses peuvent nuire, souvent par manque de protection et de sympathie.

Un des devoirs stricts de l'amitié est l'entière loyauté. Cette condition dont ils seront conscients leur deviendra comme une planche de salut aux heures d'isolement, de découragement, ou d'autres phases difficiles. Ainsi en l'étreinte des mains fraternelles et sincères, s'épanouira le bonheur sans mélange d'une véritable affection mutuelle.

***

Enfant Cosmique, pourquoi la jolie chanson répète-t-elle sans cesse le refrain de la joie de vivre?

— Parce que je sentiente en moi la présence Divine, je chante la joie de vivre.

— Parle-moi un peu de la joie de vivre.

— Le grand culte du Divin Habitant est le perfectionnement de soi-même ; chaque pas de ce perfectionnement résonne le refrain de la joie de vivre.

J'aime à voir les rayons solaires danser et embellir tout ce qu'ils touchent, mais mieux vaut encore être soi-même un soleil, le cœur bondissant dans la sérénité d'une conscience tranquille et capable d'embellir son entourage. Voilà la joie de vivre.

Lorsque le soleil du bonheur se cache derrière les nuages des tristesses, des soucis, des souffrances, qui hélas! le voilent si souvent, faisons notre devoir vaillamment, sans faiblir, et le soleil, à sa réapparition, pourra nous montrer notre robe blanche ornée des mille pierres précieuses, diamants, rubis, émeraudes en lesquelles se seront changées nos larmes, les gouttes du sang versé et les actions du Devoir qui sont immortelles... et nous saurons que nous avons marché en soldats dignes de l'armée Cosmique. Voilà la joie de vivre.

Réconforter les découragés, aider les jeunes aspirants, consoler les affligés, soigner les malades, payer nos dettes de gratitude ne fût-ce que par nos paroles ou par la sympathie du silence, d'une nature souvent plus expressive

encore ; goûter et faire goûter le pathotisme, utiliser nos capacités pour la gloire du Divin Habitant, voilà la Joie de vivre.

Gravir les montagnes du devoir, descendre dans les vallées de l'humilité ; se reposer sous le pavillon aux tentures violettes de la royale puissance protectrice, voilà la joie de vivre.

L'enfant disparut en chantant; sa jolie voix au timbre pur et argentin se confondit avec le bruissement de la brise dans les feuillages, les murmures des nids, le gazouillis des ruisseaux, le bruit des ondes bondissantes de la cascade, et il me sembla que toutes les harmonies de la nature (chacune dans la manière qui lui était propre) répétaient le refrain de la Joie de vivre !



LA SCIENCE & LE MYSTICISME

Le mysticisme et la science sont représentés en général comme diamétralement antagonistes. Leur opposition est jugée si directe, si puissante, que la vie et la vigueur de l'un semble assurer l'affaiblissement et la mort de l'autre ; mais les apparences ne sont pas des faits. Tout est relatif et l'on peut comparer l'opposition du mysticisme et de la science, aux pôles négatif et positif des métaux dont la friction produit ce que faute d'un terme plus précis, on nomme l'électricité. Il est donc permis de penser — puisque le pôle positif de l'un devient le négatif d'un autre — que le mysticisme d'aujourd'hui puisse être la science de demain.

D'après la théorie soi-disant matérialiste, tout ce qui ne tombe pas directement sous le contrôle des sens de l'homme appartient au royaume du mysticisme, c'est-à-dire de l'imagination, de la maladie, de la folie.

Qu'il n'existe entre le mysticisme et la science aucune ligne nette de démarcation, est cependant prouvé par le fait *qu'en proportion du développement des sens et de l'intelligence du scientiste, ce qui a été condamné d'abord comme mysticisme est adopté ensuite comme science et dès lors autant que possible monopolisé par elle.*

C'est ainsi que des livres nombreux ont été écrits pour démontrer que la possibilité chez certaines personnes de voir des formes ou d'entendre des sons ne tombant pas

sous les sens de la généralité humaine, était le résultat d'un genre particulier de maladie et devait être traité comme tel.

Par cet enseignement arbitraire, des milliers d'êtres décrétés fous ou hallucinés furent condamnés à peupler misérablement des asiles d'aliénés ! Un peu plus tard le développement de la science amena l'aveu que non seulement il existe ou peut exister toute une catégorie d'individus ayant des pouvoirs inconnus et différents de la généralité, mais encore que certaines matières mises par leur raréfaction hors de portée de l'appareil photographique ordinaire, sont photographiables sous certaines conditions.

Il est probable qu'avant longtemps un nouveau monde sera ouvert à la science et que le sous-degré du degré nerveux dont l'existence même a été contestée et ridiculisée, sera reconnu enfin comme normal et naturel.

Le premier pas dans cette découverte aura sans doute pour résultat de placer ce degré sous le contrôle de la science qui cherchera ensuite à se l'approprier ou annexer, ainsi qu'il en a été à l'égard de l'Infusion de la force vitale ordinairement appelée le magnétisme.

La valeur de ne rien accepter dont la réalité ne soit prouvée ou ne tombe sous le raisonnement de l'hypothèse logique — qui diffère essentiellement de la croyance — est inestimable, mais tout aussi inestimable est la perte qui peut résulter du refus d'accepter ce que certains groupements de personnalités s'obstinent à ne pas admettre parce qu'ils sont incapables de vérifier l'assertion.

Partout où la personnalité usurpe la place d'une cause, la loyauté, l'impartialité et surtout la logique, sont bannies de la scène de l'action. Ce mode de penser et d'agir est indigne de la science et incompatible avec elle, son but unique devant être le progrès et le bonheur de l'humanité tout entière.



Le bien-être et le perfectionnement de l'humanité col-

lective et cosmique, parce qu'il exclut les classes, les démarcations, les intérêts personnels, pour s'élever et tendre vers le seul but du développement naturel.

En effet, selon la parole d'un ancien philosophe : « Avec la collectivité se trouve la manifestation de l'inligence. »

Il serait aussi déraisonnable de voir un membre du corps humain mépriser ou condamner un autre membre ayant des fonctions différentes des siennes qu'il l'est au scientiste de mépriser la clair-sentientation ou au dévôt mystique de condamner la science matérialiste, l'une et l'autre étant essentielle pour le développement et la santé du corps de l'humanité collective.

***

S'il était indispensable que la science matérialiste ou la connaissance mystique fût abolie, on pourrait approfondir la question quant à l'utilité de chacune d'entre elles ; mais comme elles forment au même titre une part essentielle du tout, ce débat ne peut s'élever que parmi d'anciens amis et alliés changés en opposants temporaires par des siècles de fausses croyances ou de conditions anormales (et par conséquent néfastes), sous leur influence en effet, le monde des scientistes matérialistes et celui des mystiques se refusent à l'union et à l'aide mutuelle qu'ils devraient se donner, oubliant qu'ils sont tous deux aussi utiles à la vie et à la santé de l'humanité collective que le sont au corps individuel les artères et les veines.

La nécessité de l'union pour l'utilité est démontrée par la logique du fait que l'office des uns se termine précisément là où l'office des autres commence.

***

La mission et le travail des clairs-sentients est de déclarer ce qu'ils sentientent en toute sincérité et sans raisonner. L'œuvre et l'office de la science progressiste est de peser leurs déclarations dans la meilleure balance du raisonnement et de l'hypothèse logique, en se dégageant

de toute idée préconçue et de tout préjugé. Cette aide mutuelle, cet esprit de respect et de considération l'un pour l'autre rendrait le plus important service aux soi-disants mystiques comme aux soi-disant matérialistes scientistes. Il ne manque pas de clair sentienteurs sincères, intellectuels et de bonne volonté, qui seraient heureux de soumettre ce qu'ils entendent, voient ou sentent, à l'examen de la science libérale et partant impartiale ; nombre de scientistes aimant la connaissance pour elle-même ou pour son utilité envers la terre et l'homme donneraient d'autre part leur temps avec joie à l'étude et aux expériences que le concours des clairs sentienteurs sincères et intellectuels leur permettraient d'établir sur la base de l'hypothèse raisonnable. Malheureusement il est difficile de trouver un point de départ commun : un peu de bonne volonté et quelques concessions mutuelles sont insuffisantes pour amener l'immense résultat qui serait effectué si, les pierres d'achoppement étant enlevées du chemin, les lieux raboteux devenaient unis.

* * *

L'énorme importance qu'aurait cette réconciliation pour améliorer le triste état actuel de l'humanité sera évidente non seulement au Psycho-Intellectuel, mais à tous ceux capables d'une pensée libre et d'un jugement sans entraves. Il est connu et avéré que l'unification servirait à la fois les scientistes sincères et les clair-sentients et que l'acquisition de ce bien dépend entièrement de leur union, de leur entente pour l'action.

Ceux qui, sans parti-pris regardent les belligérants hésiteront à accorder leur approbation aux uns plutôt qu'aux autres : d'une part, parce que les scientistes et spécialement les médecins ont défini en bloc les clairs-sentients — parmi lesquels ils ont toujours placé les enfants de génie — comme dénués de sens et plus ou moins avancés dans le crétinisme, blessant ainsi inconsciemment la partie la plus sensitive de l'être collectif, d'autre part, parce que

les clair-sentients qui se sont prêtés à l'examen public de leurs capacités ou ont consenti à produire leurs phénomènes variés devant les chercheurs scientifiques, l'ont fait avec une sorte de mécontentement et d'irritation, d'où leurs pouvoirs affaiblis et par conséquent l'impossibilité d'espérer être accrédités, même si les conditions nécessaires à leur manifestation ne leur étaient pas refusées.

Personne n'a le droit d'exiger qu'ils s'exhibent comme de soi-disants phénomènes, mais s'ils le font, ils doivent donner à ceux dont ils réclament le jugement, l'occasion de juger, de même qu'on ne doit pas entraver leurs moyens de se manifester.

Au début de ses expériences, *un médium* pourra se servir de tel ou tel procédé préliminaire qui lui semblera le meilleur pour amener le phénomène ou produire l'effet désiré, *mais à condition que les assistants n'en ignorent. Dès que les objets subiront son influence, le médium devra se soumettre à tous les contrôles, afin qu'il soit bien avéré qu'une fois la communication établie, sa participation active cesse comme s'il n'était pas présent.*

De cette façon le chercheur scientifique n'aurait rien à objecter raisonnablement, son premier but consistant à se rendre compte s'il existe réellement une force inconnue ; une recherche ultérieure pourrait être de savoir, quand et comment, la force motrice est produite.

De même qu'il serait absurde de lier les membres d'un mécanicien durant le temps où son activité est nécessaire pour produire et éveiller la force motrice de sa machine, il ne serait pas plus logique, d'entraver le mécanicien psychique lorsque celui-ci est en pleine activité dans le but de produire ou d'éveiller les forces motrices précédant la manifestation des phénomènes.

Le combat entre le mysticisme et la science vérifie l'exactitude des proverbes : « Un peu de connaissance est chose dangereuse » ou encore « Des paroles amères et vives excitent au combat. »

Si au lieu de lutter avec colère et mépris, les deux parties étudiaient tranquillement le point de vue de leur opposant, les apparentes barrières ne tarderaient pas à tomber. Comme toujours, c'est l'ignorance qui cause le désaccord.

Il est essentiel, non seulement pour leur bien-être individuel, mais pour le progrès et le bonheur de l'humanité collective, que les scientistes étudient la métaphysique et que les clair-sentients connaissent la science, afin de pouvoir comme le célèbre citoyen John Gilpin, « Garder la balance juste ».

Ces conditions nées du respect, de la bonne volonté et du désir mutuel de servir pratiquement l'humanité, peuvent être aidées et fortifiées par l'évidence que tout est relatif, qu'il n'existe par conséquent ni vérité absolue ni erreur absolue et que l'homme ne peut vaincre l'erreur et s'approcher le plus possible de la vérité, que par l'éducation et le développement de son moi intégral.

L'étroitesse de la science et de la métaphysique est comparable à ces ravines dans lesquelles ceux qui marchent, sont non seulement plongés dans une obscurité partielle, mais ne peuvent se tourner, moins encore passer deux à deux.

Comme nulle partie du corps n'est parfaite en soi ni suffisante pour elle-même, ainsi en est-il de chaque état de l'être, de chaque densité et de chaque raréfaction.

En proportion de l'unification est la progression vers le perfectionnement.

La panacée contre la désunion sera une éducation individuelle amenant le développement du moi intégral.

L'AURISÉE

(*Suite*)

La fête des fiançailles dura huit jours. En Nser et les jeunes nobles de la tribu, porteurs de dons précieux, quittèrent ensuite l'Oasis et lorsqu'ils parvinrent à la touffe de palmiers près de la source Am Ner d'ou Mama avait appelé En Nser, les cavaliers tournèrent bride, disparaissant comme des flèches rapides ; puis, laissant les porteurs de riches présents le précéder, le fiancé, demeura seul livré au cours de ses profondes réflexions.

Malgré lui, il songeait à la jeune léthargique qui avait rejeté son amour pour rester fidèle à sa race, à son peuple. Sa pensée se concentrait vers le nid d'aigles où elle restait endormie.

Il avait laissé tomber les rênes sur le cou arqué et reluisant de sa belle jument de pur sang qui d'un pas léger glissait sur le sable uni, lorsque le cri d'un oiseau de proie vint l'arracher à sa rêverie. Presque immédiatement, surgissaient devant lui trois cavaliers dont deux tenaient en mains des chevaux tout bridés. Le troisième cavalier était Si Djilalli. Brièvement il dit à En Nser comment il venait enfin de découvrir sa retraite ; il lui apprit le danger imminent couru par l'Agha arrêté et condamné à sa place, et tandis qu'il parlait, une lutte terrible grondait dans la poitrine du jeune chef; d'un côté il songeait à sa fiancée, à toutes les promesses de joie, de plénitude de vie dont la réalisation l'attendait ; d'autre part la plus inexorable des voix criait en lui, celle *du devoir*. Mille projets flottèrent dans son esprit, mais ils impliquaient le danger ou la mort

pour les Aiglons qui avaient foi en lui et ils se succédaient un à un,tels les flots d'une mer battue par la tempête, car il savait qu'un seul moyen était légitime pour sauver l'homme condamné à sa place : se livrer lui-même.

Se penchant alors sur sa selle comme s'il chuchotait des mots inconnus à l'oreille de sa monture, il s'enleva d'un bond et disparut avant que Si Djilalli ni ses compagnons eussent pu prévoir son dessein.

— Il est inutile de chercher à le suivre, dit tristement Si Djilalli ; aucun de nos chevaux ne pourrait franchir l'abîme qui est devant nous.

En arrivant près du térébinthe sous lequel le fils exilé d'Abdalla avait comploté avec Gaspar contre la vie de Çawan, une femme voilée et enveloppée d'une mantille noire se dressa devant En Nser. Emergeant du Marabout blanchi à la chaux elle se tenait debout barrant la route. En Nser maîtrisant sa belle jument l'arrêta à deux pas de la femme voilée :

— « N'allez pas plus loin, disait celle-ci ; offrir sa vie par devoir ou la sacrifier inutilement est tout à fait différent ».

— Je ne comprends pas, laissez-moi passer.

— Non pas. L'Agha Abdalla est mort hier au soir. Il a été trouvé évanoui dans sa cellule après la visite d'un religieux et, porté à l'infirmerie, il y a rendu le dernier soupir quelques heures plus tard sans avoir repris connaissance.

Le visage du jeune Caïd était affreusement triste lorsqu'il mit pied à terre devant la petite auberge qui avait été tenue naguère par Gaspar, puis par Giuseppe et Carolina et enfin par un parent de Guiseppe, Aiglon comme lui. Dès qu'on eut conduit à l'écurie sa jument ruisselante d'écume il demanda :

— Est-il vrai qu'Abdalla soit mort en prison ?

— Oui répondit l'homme qui avait emmené la jument, et si je ne me trompe le religieux qui le visita et le laissa sans connaissance n'est autre que le père Jérome.

Un mois après cet événement, les autorités découvrirent que l'Agha Abdalla n'était pas En Nser et des démarches et des pourparlers qui durèrent un an aboutirent à la réhabilitation complète du décédé et à un hommage à sa mémoire sur la base d'une erreur judiciaire. Ses restes furent transportés du cimetière de la prison au somptueux caveau familial où reposait la longue lignée de ses ancêtres.

Comme un berger menant paître dès l'aube du jour ses brebis et ses chèvres, s'arrêtait sous le terébinthe pour frotter une allumette à l'abri du vent, il se heurta et trébucha contre une chose informe qui gisait à terre. Laissant échapper un juron, il se pencha vers l'objet et sous l'obscur feuillage des branches pendantes, il vit à la lueur d'une allumette, le corps d'un roumi vêtu de l'habit religieux ; le cœur était traversé par une dague, à la poignée de laquelle une plume d'aigle était attachée. Le cadavre fut reconnu être celui du moine qui avait visité Abdalla dans sa prison le laissant dans un état d'inconscience d'où il n'était sorti que pour rendre le dernier soupir.

Au bout de quelque temps, les tragédies et les mystérieux événements qui avaient troublé la vie monotone des habitants des bosquets d'oliviers, furent oubliés au milieu des fêtes données par En Nser en l'honneur de sa jeune épouse la belle Ayama, la perle du désert.

Le fils et l'héritier d'Abdalla ne voulut pas garder l'antique château qui lui rappelait tous les malheurs de sa famille, il le vendit un an après la mort de son père, au jeune Caïd, alias En Nser.

Celui-ci en fit don à la perle du désert et ce lui fut un soulagement de lui offrir ce domaine princier, car il se sentait parfois mal à l'aise vis-à-vis d'elle à cause de son identité insoupçonnée avec le chef du nid d'aigles et aussi parce que sa pensée s'envolait de plus en plus fortement, de plus en plus continuellement, vers ses aiglons et leur aire inaccessible.

Il recevait de loin en loin des nouvelles de son parent qui commandait en son absence et il savait la fidélité avec laquelle il était attendu par ses aiglons, chaque jour plus dévoués, plus étroitement unis à leur chef.

Si attrayante, si aimable que lui parut Ayaba, elle manquait de l'esprit et de l'intelligence qui l'avaient attiré naguère si fortement vers la jeune châtelaine et qu'il avait même rencontré à un moindre degré chez quelques-unes des femmes du nid d'aigles ; aussi se rendit-il compte bientôt que la vie du home l'ennuyait.

Pour racheter son manque de zèle envers les Pénates, il crut devoir inviter la famille d'Ayaba à venir au majestueux château dont il l'avait dotée, la jeune femme conçut une grande joie, mais une sensation indéfinie attrista la fidèle Soudanaise qui la servait et qui demeurait avec elle depuis qu'elle l'avait nourrie.

Par une nuit étoilée, peu après l'arrivée des invités venus en masse au château, et tandis qu'Ayaba dans la joie de son cœur leur offrait une fête splendide, le jeune chef oublia tout, sinon qu'il était En Nser, et se rendant à l'écurie, il harnacha sa belle jument et sautant lestement en selle il se laissa emporter en un galop foudroyant au Nid d'Aigles. Les Aiglons récompensèrent l'élan du noble animal en l'accueillant comme la monture ailée qui transporta Mohamed aux portes du royaume plus raréfié, voyage après lequel il décida de ne jamais retourner vers les hauteurs célestes et se détermina — puisqu'il ne pouvait réussir à rester à la surface de la terre — à établir sa demeure entre elle et le ciel.

Lorsqu'ils eurent, en signe de bienvenue, baisé le cou ruisselant de la jument et son nez velouté, les Aiglons se rassemblèrent en groupe compact autour du jeune chef qui venait de sauter à terre et ils poussèrent un si grand cri d'allégresse que, laissant aux nids leurs petits, les Aigles planèrent et tourbillonnèrent au dessus des Aiglons humains.

Alors ils emportèrent En Nser en triomphe, follement, joyeusement, jusqu'à sa noble habitation si longtemps abandonnée et dans laquelle ils n'avaient souffert que personne mît le pied.

Ils s'assemblèrent ensuite pour de grandes réjouissances qui se prolongèrent toute la nuit.

***

Les premiers rayons du soleil levant teintaient d'or et de pourpre les sommets rocheux qui s'élevaient au dessus du nid d'aigles, quand En Nser, entra dans l'abri préféré d'une caverne, et s'étendant sur un rude canapé formé de roches pulvérisées, il ne tarda pas à s'endormir.

En sommeil il eut un songe ou pour mieux dire il rêva les yeux ouverts : Il voyait Indrada étendue sur une couche composée de plusieurs couvertures pliées. La chambre voutée dans laquelle elle reposait lui était connue : on y accédait en traversant deux cavernes spacieuses.

La dormeuse était vêtue d'un ample manteau de fine laine blanche qui couvrait partiellement une tunique de soie non filée.

Ses cheveux dénoués s'étalaient en masse luxuriante sur l'oreiller et les couvertures. Sa belle et pensive figure s'appuyait sur son bras droit, tandis que la main gauche reposait abandonnée parmi les draperies aux vives couleurs. Un Indien veillait près d'Indrada.

Dans un brasero de cuivre jaune artistement ciselé brûlaient quelques charbons ardents qui emplissaient la chambre d'une douce chaleur estivale.

A côté du brasier, un petit encensoir jetait légèrement dans l'air le parfum d'un encens rare.

Dans la pièce qui se trouvait entre la chambre intérieure et celle extérieure,une femme Indienne à la fois gardienne et suivante, était assise à la turque sur un petit tapis carré ; les yeux mi-fermés, elle paraissait absorbée en ses pensées.

Comme En Nser regardait l'étrange et belle scène, il

devint conscient que les chambres rocheuses étaient éclairées d'une lumière qui différait entièrement de l'éclat du soleil ou de la lune ou des étoiles ou de toute lumière dont il eût connaissance. A force de chercher l'émetteur de cette nouvelle radiance douce et pure il finit par découvrir que c'était la lumière Aurique d'Indrada qui tout en enveloppant celle-ci d'une pure blancheur semblable à la neige dans l'ombre,se diffusait en couleurs prismatiques.

Mais tandis qu'il contemplait et s'émerveillait, la scène s'effaça, parce qu'à ce moment précis, son chien de chasse favori plaça son nez froid dans la main de son maître qu'ainsi il réveilla.

Toute la journée le jeune chef s'occupa des affaires et des besoins de ceux qu'il gouvernait, mais à l'apparition de la première étoile, il appela l'aiglon qui était son confident et le pria d'aller dire aux Indiens serviteurs d'Indrada : « En Nser désire vous rendre visite et voir celle que vous gardez ».

A cause de sa douceur même,nul ne soupçonnait la puissance d'En Nser mais elle était subie universellement.

Comme celle d'un capitaine à bord du vaisseau qu'il commande, sa parole faisait loi dans la haute forteresse. Lorsque l'Indien reçut le message il s'inclina donc en signe de consentement, mais ne prononça pas un mot. Alors la hiérarchie du pays central, assemblée dans une des petites îles de la mer du sud comprit en mentalité qu'il lui fallait augmenter les forces protectrices du violet de la puissance et l'Indienne qui veillait les vit s'étendre sous l'eau depuis la petite île jusqu'à la chambre rocheuse intérieure du nid d'aigles.

A peine s'achevait cette exclamation : « Tout va bien » qu'En Nser entrait dans la chambre du milieu où l'attendait l'Indien voué à la garde d'Indrada.

Voyant qu'il gardait le silence, le jeune chef lui dit : « Je suis venu pour voir par moi même si tout est bien à l'égard de ma visiteuse douce et honorée. »

L'Indien s'inclina profondément, mais toujours en silence. Alors En Nser ajouta presque timide.. — « Et aussi parce que j'ai eu cette nuit un étrange songe à son sujet... ».

— « De tels songes sont des Dieux... Venez ».

Il suivit l'Indien jusqu'à la chambre intérieure ou Indrada était étendue calme, immobile comme une statue et merveilleusement belle, entourée de la radiance aurique qu'il avait vue en rêve. Alors celui devant l'autorité duquel tous les aiglons s'inclinaient respectueux se sentit envahi à son tour d'une déférence profonde et s'adressant à l'Indien il dit à voix basse : — « Je ne comprends pas, mais je crois ».

— « Que croit l'En Nser ? ».

— « Qu'il y a des puissances et des forces dont je n'ai aucune conception... que je ne suis qu'une coque dont le noyau n'est pas formé ».

Comme il parlait ainsi, il enleva ses sandales et l'Indien comprit que le lieu sur lequel il se tenait debout, était pour lui terre sainte.

Ainsi l'adepte du pays central et l'enfant du désert restèrent un instant en silence côte à côte, baignés dans la lumière de l'aurisée qui devenait de plus en plus brillante et s'élargissait de telle sorte, qu'ils étaient encerclés de radiances prismatiques, plus éclatantes que la rosée du matin.

Tandis que l'arôme du rare encens parfumait l'air embiant, les mains des deux hommes se rencontrèrent en cette union d'affinité qui est indissoluble.

Revenus dans la seconde chambre, ce fut En Nser qui rompit le silence : — Si je vous demande de m'expliquer dans la mesure du possible ce qui se passe ici au sujet d'Indrada, soyez sûr que ce n'est pas par un sentiment de vaine curiosité, mais parce que j'ai la charge, et que je suis responsable du bien-être de tous ceux qui se trouvent dans mon domaine ».

Comme l'Indien ne se hâtait pas de répondre, En Nser

reprit : — « La question que je vous pose vient de l'intérêt intense que quelque chose d'indéfinissable éveilla en moi quand je contemplais Indrada »...

Puis après un instant d'hésitation il ajouta : — « Dans la radiance verte de l'aura prismatique qui entourait celle de pure blancheur, je vis une forme voilée et comme un flot de tendres souvenirs faisaient battre mon cœur rapidement. Peu à peu le voile devint transparent et je vis la figure de ma mère dont les yeux rencontrèrent les miens avec leur tendre regard d'autrefois.

Vous qui ne pouvez douter de la forte sympathie que vous m'inspirez, dites-moi, je vous en prie, l'exacte vérité : Cette chère vision, était-ce une illusion produite par le parfum de l'encens, ou par un moyen occulte ? N'était-ce pas l'effet de la présence de vestiges d'êtres inconsciemment rassemblés par mes pensées en la forme de celle dont le souvenir est toujours en moi si respectueusement chéri ? Ou bien encore était-ce une réalité ?..

— Autant que je sache ; rien qui ne soit réel et vrai ne peut entrer dans l'Aura de l'Aurisée ; mais venez, retournons à la chambre extérieure où pénètrent l'air vivifiant et la clarté du jour ; ce que vous avez vu vous a ému profondément et vous avez besoin de vous remettre.

*
* *

Donna Ignacio regagnait la maison qu'elle avait louée et qui était située à environ un jet de pierre de la propriété du jeune Caid, lorsqu'en traversant une partie isolée de la route, une couverture lui fut subitement jetée sur la tête par des ennemis invisibles. Son effroi et sa surprise furent tels qu'elle n'eut ni le temps ni la possibilité d'appeler à l'aide et qu'après avoir été solidement garrottée on appliqua contre ses lèvres et sur ses narines un si puissant anesthésique qu'elle perdit connaissance.

Elle s'éveilla dans une chambre spacieuse, lambrissée et, son premier regard découvrit au pied du lit sur lequel elle était étendue, un lourd crucifix d'ébène. Auprès d'elle

se tenait un moine dont la figure ascétique, aux traits ciselés comme un marbre de Paros, lui était inconnue.

Elle essaya de soulever sa tête sur l'oreiller qui la soutenait, mais encore sous l'influence du narcotique, elle retomba en arrière, épuisée par l'effort. Le religieux prit alors un verre qui contenait un liquide doré sur lequel elle se jeta avec avidité et presqu'aussitôt, toute son anxiété vaincue, elle tomba dans un sommeil rafraîchissant et profond. Quand elle rouvrit les yeux les étoiles brillaient à travers les fenêtres grillagées, à gauche et à droite du grand crucifix et s'asseyant sur son séant, elle dit à haute voix dans la nuit et le silence :

— « S'il est ici quelqu'un qui puisse m'entendre, je demande à savoir pourquoi j'ai été amenée ici par violence ».

A ces paroles, un moine dont la barbe était blanche, mais dont les yeux gardaient l'éclat de la jeunesse, émergea d'un coin obscur de la chambre et s'arrêtant à quelques pas de son lit: « Ma fille, dit-il gravement, par votre propre volonté, vous fites vœu de vous consacrer à Dieu et à l'Eglise, si nous trouvions le moyen de vous arracher aux mains des bandits ; nous acceptâmes vos conditions. Après la chute de cheval qui tua votre mari, un tiers de sa grande fortune vint s'ajouter à vos biens et comme la liberté vous était également rendue, des idées nouvelles traversèrent votre esprit. Mais un vœu est un vœu et une chose solennelle lorsqu'un homme l'a reçu, plus encore lorsqu'il est fait à Dieu ».

Donna Ignacio allait répondre, elle fut arrêtée par la venue du moine qu'elle avait vu auprès de son lit en reprenant connaissance et qui entrait chargé d'un plateau sur lequel se trouvait un repas léger mais choisi :

— « Mangez et buvez, dit le plus âgé des religieux, afin de réparer les fatigues du voyage ».

Et comme elle se disposait à prononcer l'interrogation : « Quel voyage ? », le moine qui portait le plateau le plaça sur une petite table à côté d'elle en même temps que d'un

geste significatif il appuyait un doigt sur ses lèvres. Une puissance plus forte que sa volonté l'obligea, sans qu'elle sût comment, à obéir à l'injonction de silence et bientôt elle fut emmenée dans une voiture fermée sur une route qui lui parut être interminable. Le religieux âgé l'accompagnait ainsi qu'un autre qu'elle jugea moins jeune encore d'après sa barbe blanche et son regard éteint. Lorsque la voiture pénétra enfin dans une vaste cour éclairée des lueurs jaunâtres de quelques lanternes allumées au dessus des portails, Donna Ignacio vit que la porte avait été ouverte par une femme portant l'habit des sœurs converses ; elle comprit qu'on la jetait de force dans un couvent pour l'obliger à tenir son vœu, aucun moyen ne semblant illégitime à l'Eglise en pareille circonstance.

Le lendemain matin, elle eut une entrevue avec la supérieure qui la combla de toutes les marques de considération et de courtoisie, et qui lui parla comme si elle était là de son plein gré et dans le but de remplir pieusement son vœu et d'intercéder d'une façon efficace pour l'âme de son mari mort récemment. Le désir de protester, de réclamer sa liberté, d'exposer avec menace l'abus de pouvoir dont elle était victime, luttait en elle violemment, mais l'influence du moine renouvelant le signe du silence fut encore une fois la plus forte.

Tout en s'étonnant d'être ainsi dominée, pliée à une discrétion qui lui était si peu habituelle, donna Ignacio ne parla pas. A la fin de l'entrevue, la supérieure dit avec bienveillance;

— « Les règles de notre saint ordre étant quelque peu sévères, il est coutume de faire un noviciat d'au moins trois ans, avant de prononcer les vœux définitifs, mais vos longues années de fidélité et de dévouement à notre sainte mère, l'Eglise, ont été prises en considération à Rome et notre saint père veut bien faire une exception en votre faveur.. Dans huit jours (temps strictement nécessaire pour accomplir quelques formalités), vous aurez la joie intense de devenir l'épouse du Christ ! »

Donna Ignacio ne répliqua pas, mais au moment où la supérieure debout, s'apprêtait à la bénir, elle rassembla la longue traîne de sa robe de deuil et sortit majestueusement de la chambre.

Alors les sourcils arqués de la mère Annunciata se rapprochèrent sous la cornette blanche et s'adressant au moine dont les cheveux étaient d'argent et le regard jeune, qui en cet instant entrait dans la pièce : — « Tout ceci n'est pas clair, lui dit-elle, ou le rapport me dépeignant notre hôte comme entêtée et querelleuse est faux, ou bien elle joue un rôle et subit une influence contraire à la nôtre. »

— « Quelles sont les formalités auxquelles vous faisiez allusion tout à l'heure ? »

— Celles indispensables pour faire passer légalement entre les mains d'hommes dévoués à notre ordre tous les biens que la mère Denise ne peut plus garder en raison de son vœu perpétuel d'obéissance à notre sainte règle. »

— Et si elle refuse de s'y conformer ?

— « De même que certaines substances végétales et minérales ont le pouvoir de produire une excitation et une augmentation de force momentanées, de même en est-il d'autres capables de provoquer une torpeur et une perte d'énergie allant jusqu'à l'indifférence la plus complète.

Les personnes soumises à leur influence sont prêtes à s'incliner devant telle obligation qui leur est fermement suggérée...

— « Mais qu'importe tous ces propos s'ils ne doivent servir à la réalisation de l'unique désir vers lequel se concentre ma volonté ?... »

Le religieux leva furtivement vers l'abbesse son regard voilé sous les sourcils étrangement foncés par contraste avec ses cheveux d'une blancheur de neige et voyant se dilater et frémir la narine délicate de celle qu'il observait et ses beaux yeux ardents lancer des éclairs passagers, puis se fondre en une tendresse infinie : « Vous êtes trop jeune pour votre office, pensa-t-il. »

Et reprenant l'entretien commencé — « Est-ce le plan imaginé par Donna Ignacio et relatif à la prise du voile de la jeune châtelaine Indrada, dans notre communauté, qui vous tient tant à cœur? Quelle raison peut rendre votre désir si puissant ? »

— « De quel droit m'interrogez-vous? Etes-vous mon Directeur ? Des occupations urgentes me réclament, veuillez m'excuser... et comme le religieux quittait la pièce, la mère Annunciata ferma vivement la porte à clef derrière lui.

Presqu'aussitôt le rideau d'un petit oratoire formé d'une niche aménagée dans l'épaisseur du mur fut écarté doucement. Une religieuse âgée s'avança dans la chambre et vint s'asseoir sur une chaise de jonc au siège bas : « — Est-ce prudent,dit-elle d'un ton grave, de montrer si ouvertement et si constamment votre désir de vous emparer d'Indrada ? Ne craignez-vous pas d'attirer l'attention, la curiosité ?

— « Laissez-les s'étonner ! laissez-les questionner, on a trop besoin de moi. Je détiens trop de secrets pour craindre mes ennemis ; j'ai d'ailleurs en haut lieu,je le sais, de puissantes protections sur lesquelles je pense compter ; au surplus, à nulle autre que vous,je n'ai confié mon étrange rêve ! .. »

—Il y a rêves et rêves ! celui dont vous parlez est si extraordinaire qu'il me paraît appartenir plutôt à la classe des rêves fantasmagoriques qu'à celles des rêves prophétiques. Il vous semblait être dans une grande forêt avec celui que vous aimez malheureusement non comme le représentant de Dieu, mais comme un homme... Vous le voyiez s'approcher d'Indrada qui l'emportait loin de vous sur le char de lumière dans lequel elle était descendue... Après maints efforts vous parveniez à le rappeler, à le faire revenir ici, mais loin de vous satisfaire, sa présence aiguillonnait le désir de mettre obstacle à toute possibilité nouvelle d'éloignement. Si vous étiez en possession de votre sang-froid habituel, vous comprendriez l'absurdité

de vos craintes puisque toute trace de la jeune chatelaine est depuis longtemps perdue et qu'au mieux, si elle n'est pas morte ou enlevée mystérieusement, elle a dû rejoindre son père au pays païen. »

— « Les présages sont plus forts que tous les raisonnements... Mais changeons de sujet dit Annunciata. A la requête de notre postulante, un prêtre doit venir de Rome pour recevoir la confession et lui donner l'absolution plénière ; je suppose que le poids de ses péchés est trop lourd et leur teinte est trop sombre pour qu'elle veuille habiter sous le même toît que celui qui en aurait reçu l'aveu et risquerait d'en garder la mémoire ».

— Combien il serait désirable que vos paroles fussent en accord plus convenable avec le saint habit que vous portez et la croix qui repose sur votre poitrine ! »

— « Vain espoir ! Est-ce ma faute si j'ai été forcée de prendre le voile pour permettre à ma sœur aînée de posséder une dot assez riche pour acheter un prince royal...

Je voudrais... » La conversation fut interrompue par l'entrée d'une religieuse disant : « — Ma mère, le prêtre qui vient de Rome est arrivé accompagné de deux religieux ; il apporte du Saint-Père, des lettres qu'il veut remettre en vos seules mains. « Peu d'instants après, un homme d'aspect imposant et de belle prestance, revêtu du costume d'un prêtre cardinal, s'inclinait devant la supérieure et lui présentait avec les lettres du Saint-Père une superbe croix en pierres précieuses qu'il avait bénie. Malgré tout, un tel sentiment de malaise indéfinissable avait envahi la supérieure dès l'entrée du nouveau venu, qu'elle n'eut qu'une idée, abréger l'entretien aussitôt qu'elle pourrait le faire sans une impolitesse trop évidente.

— Etrange ! expliquait-elle ensuite à sa respectable compagne, lorsque ce cardinal était là, je ne songeais qu'à me délivrer de sa présence et maintenant qu'il est parti tout mon désir est de pouvoir le surveiller car je me méfie de cet homme au plus haut point !

— « Ecartez ces mauvaises pensées : quel résultat nuisible pourrait avoir le court séjour au milieu de nous d'un prêtre-cardinal envoyé de Rome ?

— « Peut-être avez-vous raison et je rougis de ma défiance, néanmoins je répéterai ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire il y a quelque temps : « les présages sont plus forts que les raisonnements. »

*
* *

Peu de jours s'étaient écoulés depuis que Donna Ignacio avait été amenée au couvent et subissait déja une véritable transformation ; l'excitation et la colère assez légitime dans les circonstances auxquelles elle avait été assujettie, faisait place graduellement à une indifférence de plus en plus complète, et quand on lui apporta le costume des postulantes, elle le revêtit docilement et sans paraître s'affecter du changement.

Un luxe inoui fut déployé pour l'imposante cérémonie, mais ni les dons coûteux, ni les splendides décorations du grand oratoire, ni l'enthousiasme réel ou feint des religieuses ne la tirèrent de son inertie.

Après sa brève entrevue avec la supérieure, le prêtre-cardinal avait demandé à voir la postulante :

— « Il est de mon devoir, lui avait-il dit, de savoir si c'est bien de votre plein gré que vous vous préparez à prononcer les vœux solennels qui vont à tout jamais vous séparer du monde ? »

— « Je ne sens ni volonté, ni désir ; je voudrais seulement qu'il me soit permis de me reposer sans être dérangée. »

— « Parce que vous souhaitez méditer afin d'être prête pour le grand acte que vous allez accomplir ? »

— « Non, car cela et toutes autres choses me sont également indifférentes... »

— « Donnez-moi votre main » Donna Ignacio obéit machinalement.

Le prêtre passa ses doigts sur le poignet qu'elle lui avait

tendu ; il se rendit compte que le pouls était anormalement lent et parfois à peine perceptible : « Je comprends, dit-il comme s'il parlait à lui-même, puis s'adressant doucement à la postulante.

— Veuillez me faire savoir lorsque vous serez prête pour la confession afin qu'il vous soit accordé l'absolution plénière. »

— « J'ai essayé inutilement de la préparer, répondit-elle d'une voix lente ; il m'est impossible de rappeler ce qui s'est passé récemment, il y a là une lacune et comme une page blanche dans ma mémoire... »

— « Je comprends, dit le prêtre une fois encore, et il ajouta : Ne soyez pas troublée, on ne peut être responsable que de ce dont on est conscient. Venez me trouver le soir qui précédera votre prise de voile ; avant que vous teniez vigile, je vous donnerai l'absolution, mais sous la condition expresse qu'aussi longtemps que je resterai ici vous m'obéirez strictement et sans questionner. »

— Certainement, je serai heureuse de faire la volonté d'un autre, puisque, sans que je puisse m'expliquer comment, la mienne n'existe plus. »

Comme il se disposait à partir, Donna Ignacio demanda de la même voix lente et décolorée :

« N'avez-vous aucun conseil à me donner ? »

Prenant alors dans ses mains chaudes d'abondante vitalité, les deux mains froides et humides qui s'abandonnaient, il dit d'un ton sévère : « Certainement j'ai un conseil à vous offrir, le voici : Autant que possible ne prenez ni thé, ni café ; n'oubliez pas cette recommandation, elle est plus importante qu'elle n'en n'a l'air. Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ? »

— « Oh ! oui, je me souviendrai, mais je pensais que le conseil serait donné pour la santé de mon âme ?... »

— Pour le moment votre âme est dans votre corps : c'est la coque qui protège le noyau, c'est aussi l'outre qui contient le vin.. »

— Ainsi vous supposez que le thé et le café sont pernicieux ? »

— « Oui, prononça-t-il en se hâtant de partir.

Le septième jour du bref noviciat de Donna Ignacio touchait à sa fin. Sous la claire et brillante lumière des étoiles le vieux couvent semblait s'endormir dans une paix profonde, mais des océans tumultueux fouettés par le vent de l'ambition et de la passion donnaient l'assaut à ce calme trompeur, avec une violence d'autant plus puissante qu'elle était refoulée. Les visiteurs commençaient à affluer, quelques rares privilégiés étaient admis dans le petit oratoire qui n'était séparé que par une grille du chœur où se trouvaient les religieuses.

Les yeux de la mère Annunziata rayonnèrent de tendresse aux premières paroles du prédicateur célébrant les magnificences de la consécration à la vie religieuse. Sur la chaise la plus proche du maître-autel on distinguait une forme voilée de blanc. C'était la postulante Donna Ignacio.

Avec un art admirable l'orateur excitait à son gré du haut de la chaire les larmes, l'émotion, l'extase et seule restait indifférente et comme absente, celle à laquelle le discours splendide s'adressait plus spécialement.

(*à suivre*).

Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

Publications Cosmiques

AIA AZIZ

Directeur

6, Rue de la Pompe. Paris (XVIe).

ABONNEMENTS : France : **10** frs. , Etranger : **12** frs. ; Le Numéro **1** fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'en adresser le montant au trésorier M. Jacques BLOT.

Pour les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique, écrire au directeur AIA AZIZ.

Les personnes désireuses d'avoir des explications orales sur la philosophie et le Mouvement Cosmique seront reçues tous les **Samedis Matins** ; *de 10 heures à midi.*

POUR LES ABONNÉS : Réunions Causeries. Tous les Lundis ; de 3 heures à 6 heures.

OUVRAGES PARUS

LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
Une année 12 frs. Les six années : 60 frs.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8° carré.

I, II — Le Drame Cosmique
III — Les Chroniques de Chi.

Prix : **7** fr. **50** le volume.

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON